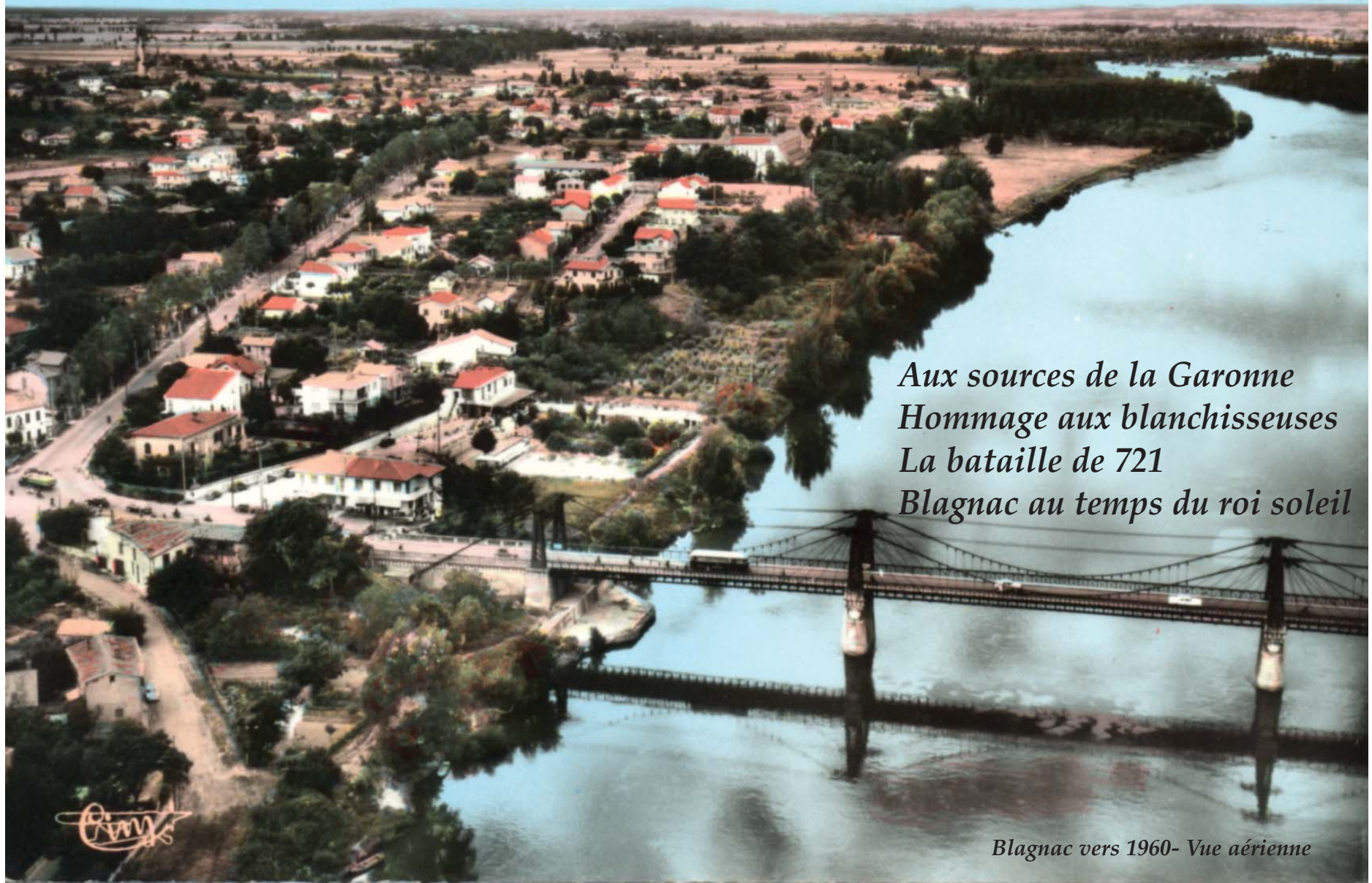


BLAGNAC , QUESTIONS D'HISTOIRE



*Aux sources de la Garonne
Hommage aux blanchisseuses
La bataille de 721
Blagnac au temps du roi soleil*

Blagnac vers 1960- Vue aérienne

TABLE des MATIÈRES

Garonne et Blagnac	1
Aux sources de la Garonne	4
Hommage aux blanchisseuses	9
La fontaine des trois cannelles	17
Des sarrazins à Blagnac en 721 ?	18
Blagnac au temps du roi soleil	23
Photo nostalgie : les appareils de communion	29
Normandie-Niemen	35

Responsable de publication : Germaine Ricard

Comité de Rédaction : Alain Lauret - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Henri-Robert Cazalé
Georges Lapoutge - Jacques Sicart - Jeannette Weidknet

N° ISSN : 1169-4408

Revue éditée par l'Association "**Blagnac Histoire et Mémoire**"



Siège Social : 97, Vieux Chemin de Grenade - 31700 Blagnac

GARONNE ET BLAGNAC

Nous avons présenté, du 8 au 27 mars, à la Maison de l'Histoire, une exposition intitulée "Garonne et Blagnac", ayant pour sujet les relations symbiotiques ou conflictuelles qu'ont, de temps immémoriaux, entretenu Blagnac et la Garonne.

C'est d'abord le fleuve, trame à cette histoire qui est présenté ici.

"Vu du haut du clocher qui s'élève majestueusement comme un phare à plus de trente mètres au dessus du village, l'ensemble, le panorama du pays est aussi riche que grandiose. C'est un immense paysage de près de vingt-cinq kilomètres en tous sens, ayant pour cadre les côteaux boisés et les vertes collines qui bornent la belle vallée de la Garonne et vont, en s'exhaussant graduellement, jusqu'aux Pyrénées, dont les cimes neigeuses émergent à l'horizon lointain.

C'est dans ce vaste et luxuriant espace que le fleuve roule ses flots capricieux et trop souvent désordonnés"

M. B. Lavigne: " Histoire de Blagnac". P. 2

C'est pratiquement au centre géographique de la chaîne des Pyrénées que se situe, en Espagne, le Val d'Aran, château d'eau de la Garonne Naissante.



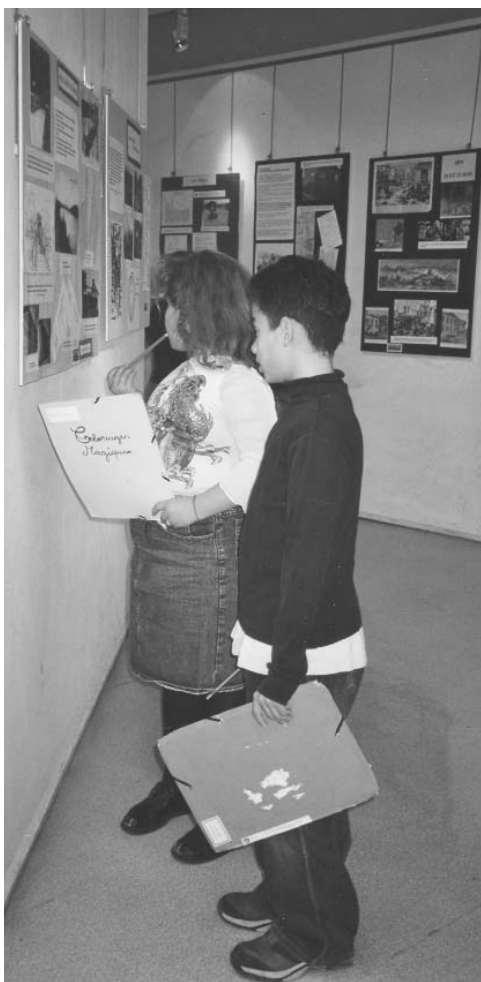
Là, des sommets de plus de 3000 mètres, des glaciers, des cirques constellés de lacs, alimentent la multitude de torrents qui, en se réunissant dans l'axe de la vallée, forment le fleuve.

Celui-ci, devenu français au Pont du Roi, longe Blagnac en arrivant du sud du village, après avoir traversé Toulouse. Dans cette ville il commence à s'incurver vers le nord-ouest. A la hauteur de Beauzelle, il prend franchement cette direction pour aller vers Bordeaux et l'Océan en longeant villes et villages...

Quelles relations se sont établies entre les hommes et le fleuve du fait de cette proximité?

Blagnac, sur sa terrasse, hors d'atteinte de la furie du fleuve, a vécu avec lui et en grande partie par lui.

Les archives sont nombreuses qui attestent de cette union des hommes et de l'eau. A la veille de la Révolution Française, par exemple, sur une population active



d'environ 270 personnes, 27 vivaient directement d'un travail lié à la présence de la Garonne : pêcheurs, maîtres de barque, meuniers, passeurs... Des dizaines d'autres, petits agriculteurs, maraîchers, paysans, bénéficiaient des bienfaits du fleuve : dépôts de limon par les hautes eaux sur les bas terrains des "Ramiers" ou des "Quinze Sols", possibilité d'arrosage du fait de l'affleurement de la nappe aquatique sous une faible épaisseur de terre, de sable ou de graviers.

Cependant la Garonne est fantasque! Elle présente souvent un aspect paisible et majestueux, comme celui qu'on peut admirer en général depuis le pont de Blagnac. A la fin de l'été, de plus en plus souvent, elle ne charrie que de maigres filets d'eau qui laissent apparaître les bancs de galets ou les profonds sillons creusés par le courant dans la marne du lit. Mais au printemps ou à l'automne, si la saison a été particulièrement pluvieuse, elle devient redoutable. Le village, du haut de son talus, voit la furie des eaux dévaster les berges à ses pieds, arracher

les arbres, balayer la terre arable... Il voit défiler sous ses yeux toutes les épaves tragiques que le fleuve emporte de l'amont. Tristes souvenirs de l'inondation du 22 et 23 juin 1875, impressionnantes images des crues du vingtième siècle : 1905, 1952 ou 2000...

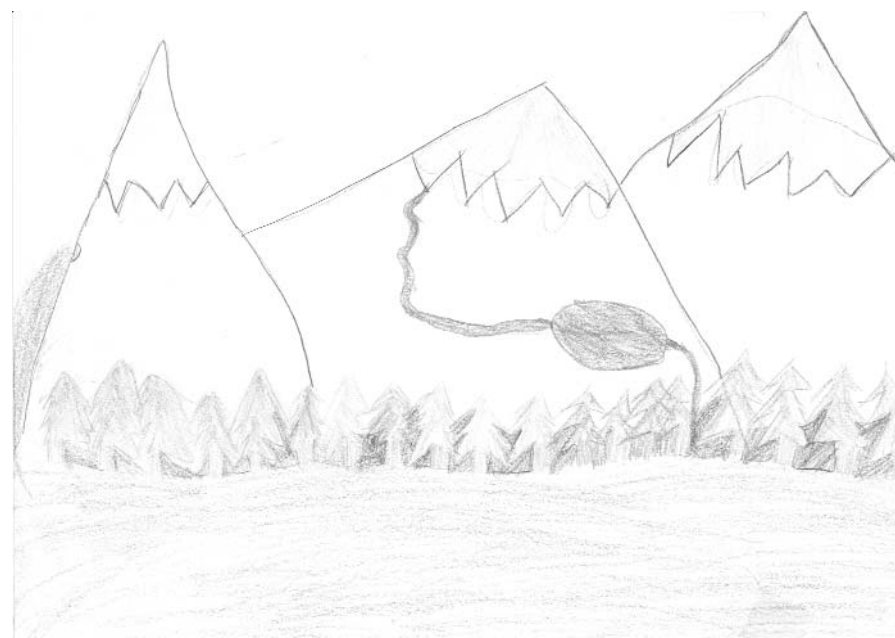
Aussi, pour protéger les basses terres, inlassablement, de temps immémoriaux, on a construit des digues : digues de terre, de pierres et de fagots enserrés par des piquets et des lanières taillées dans des rubans de bois souples....

Et inlassablement tous les quatre ou cinq ans on les a reconstruites...

Aujourd'hui, la Garonne n'apporte plus grand chose à l'économie et la vie locale. Actuellement on ne s'intéresse ponctuellement à elle qu'à l'occasion des quelques crues qui de temps à autre lui font faire "le gros dos" et atteindre la "cote d'alerte" ou la dépasser. La presse en parle de façon convenue, les badauds vont sur les quais ou au Pont Neuf, regardent, puis l'alerte passée pensent à autre chose.

Bien sûr on se promène le long de ses berges, à l'abri des frondaisons de la "ripisylve" ou à l'ombre des "ramiers". Et on rencontre parfois quelques pêcheurs qui essaient de prendre les rares poissons qui survivent dans ses eaux... Bien sûr ici ou là, quelques plans d'eau permettent la pratique de sports nautiques. Mais on ne navigue plus sur elle, on ne la traverse plus à l'aide d'un bac, on ne moule plus le grain grâce à sa force motrice... et de trop longues digues de béton l'enserment dans des murs gris et sinistres, protégeant ici pour mieux déverser le flot plus bas....

Mais, sans doute sous la pression d'exigences nouvelles en ce qui concerne les qualités de vie et d'environnement, un autre aspect du fleuve est en train de se dessiner.

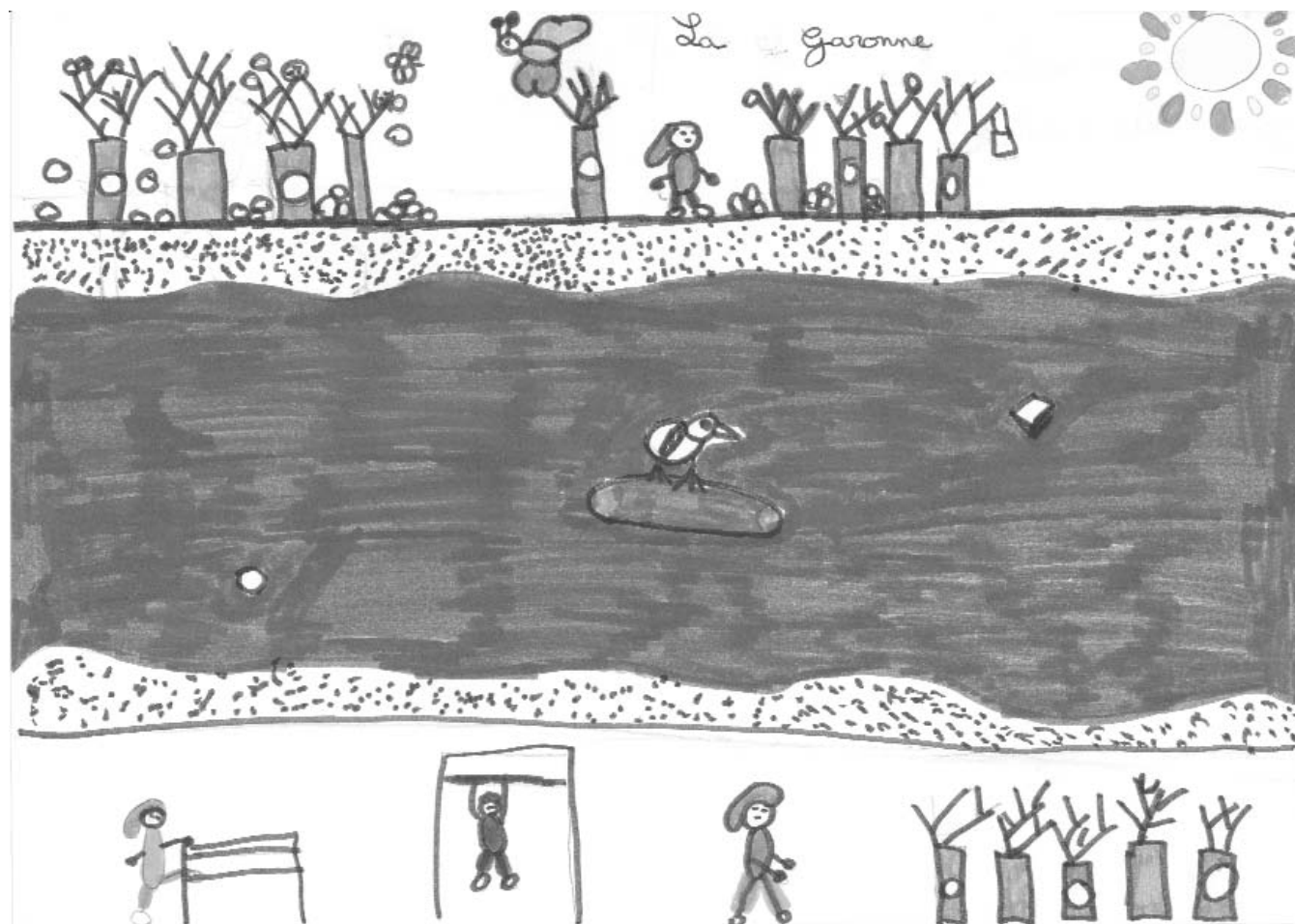


La nouvelle digue se pare d'une décoration architecturale qui rompt la monotonie de la levée de terre qui existait jusqu'alors.

Des projets d'aménagement de grande ampleur sont à l'étude.

Et l'on peut espérer que dans un temps pas trop lointain, dans une eau enfin pure et limpide on verra revenir des espèces de poissons aujourd'hui disparus et que l'on pourra peut-être aussi se baigner sans crainte.

Le Comité de Rédaction



Nous avons accueilli avec grand plaisir plusieurs classes venues visiter cette exposition. Les deux photos montrent des enfants curieux et intéressés.

gh

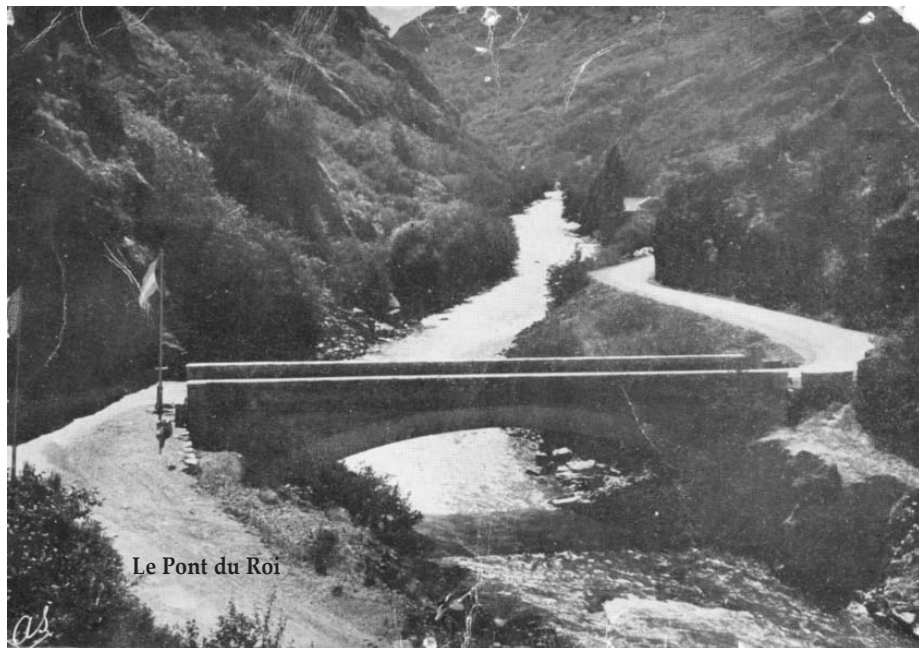
Nous tenons à remercier les élèves qui ont, grâce à leurs dessins de la Garonne, participé à la réussite de l'exposition. Faut de place, nous ne pouvons en présenter que trois. Il nous a été en effet bien difficile de choisir parmi les travaux réalisés par les enfants. Ils sont tous particulièrement intéressants et riches, tout à la fois empreints de fraîcheur et de naïveté, de précision et d'expression esthétique.

AUX SOURCES DE LA GARONNE

« La Garonne prend sa source au Val d'Aran »

Pour qui remonte le fleuve en venant de France, l'affaire paraît simple. Jusqu'au Pont du Roi il s'agit bien de la Garonne. Et après aussi ! C'est toujours le même fleuve dans cette large vallée, aux pentes régulières et bordée de prairies. La Garonne est à Pontaut où se jette un puissant affluent, rive droite, l'Arriu de Toran. Elle est aussi à Les, à Bossost, à Es Bordes où elle est rejointe rive gauche, par un torrent fougueux, « l'Arriu Joeu » dont nous reparlerons.

Elle est aussi Garonne au Pont d'Arros où arrive le rio Varrados au débit soutenu ; à Viella où la vallée s'oriente Ouest-Est.



En remontant toujours, on peut constater que de nombreux et abondants affluents arrivent perpendiculairement au lit principal. Sur la rive droite, à Salardu, l'Arriu Iniola. Sur la rive gauche l'« Arriu Nere », qui débouche à Viella ; l'Arriu de Valarties à Arties ; de Vaqueira, arrive un ruisseau insignifiant qui descend d'un

immense plateau, le Plat de Beret. Et pourtant ce mince filet, à défaut de faire couler beaucoup d'eau, fera couler beaucoup d'encre. La vallée toujours aussi bien marquée, s'incurve progressivement vers le sud et garde encore le nom de Garonne. On lui ajoute simplement la précision « de Ruda » du nom de cette partie de vallée.

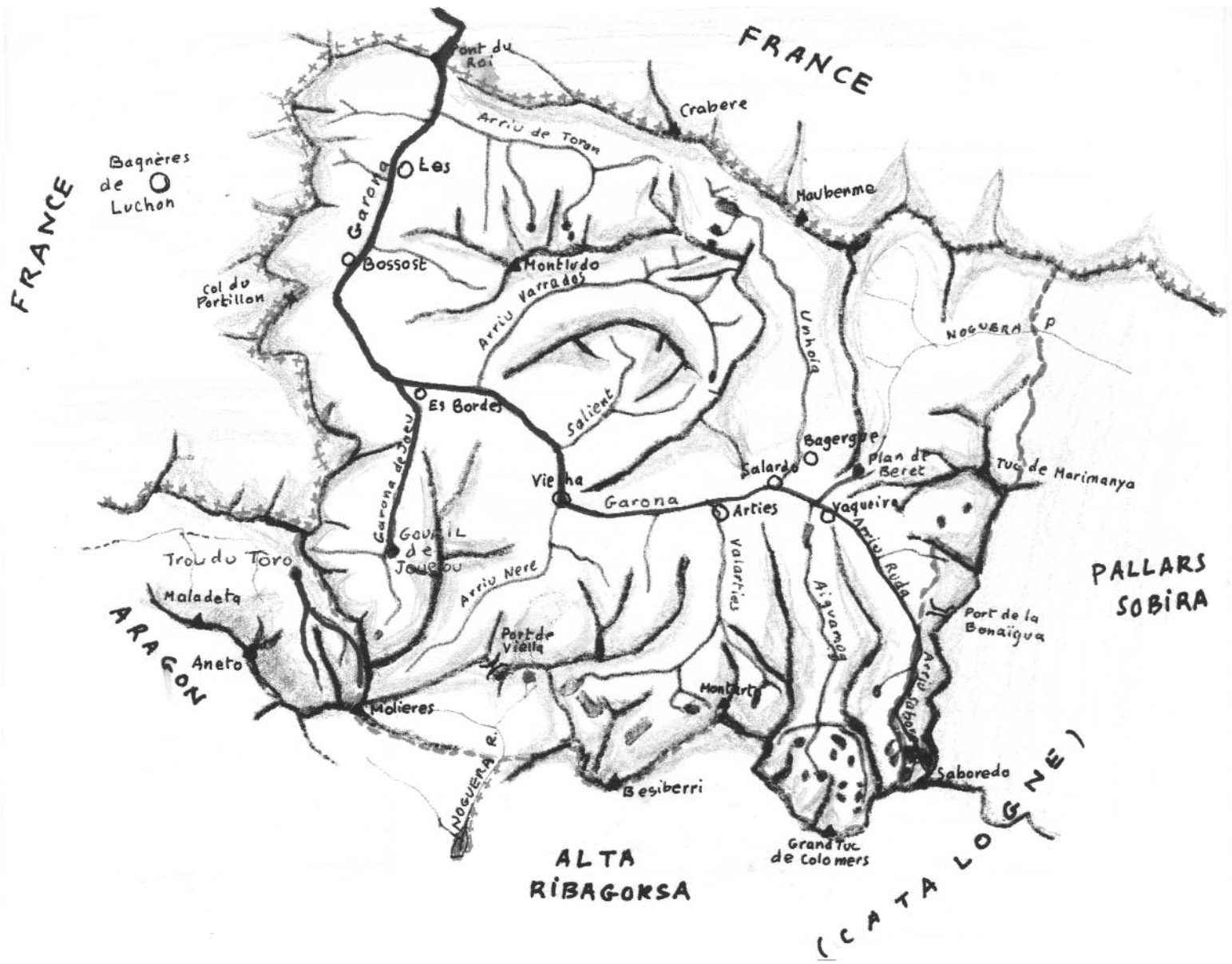
Mais après cinq kilomètres environ, on ne l'appelle pas Garonne mais Arriu de Saboredò...

Et c'est là que les choses se compliquent.

Garonne de Ruda



D'abord parce que si l'on estime que le nom spécifique d'un cours d'eau doit être considéré à partir du talweg principal dans lequel il court, alors l'assertion « la Garonne prend sa source au Val d'Aran » est fautive. En effet, la rive droite du rio Saboredò ne relève pas de la communauté autonome du Val d'Aran, mais de la province catalane de Lerida, plus précisément de la fraction du Pallars Sobira. Et la majeure partie du cirque de Saboredò, où se trouvent les plus hauts lacs alimentant le torrent : Lac Glaçat, lacs de Saboredò, est donc hors du Val d'Aran.



Carte du Val d'Aran

Qu'à cela ne tienne. Les géographes qui sont gens tenaces font remarquer que « Garonne » n'est pas un nom spécifique, mais un nom générique. Et que dans le Val le terme de « garonne » désigne un cours d'eau comme ailleurs on parle de : « nive » ; « grave », « neste », ou ici d' « arriu ». C'est donc un nom commun : « garonne ». Et si la Garonne de Ruda ne convient pas, cherchons ailleurs.

Il y a d'abord la « garonne » d'Ayguamog. Elle offre l'avantage d'être abondante, par suite de son vaste bassin versant, et d'avoir un débit relativement régulier du fait de la multitude de lacs qui constellent son cirque d'origine, dont certains à plus de 2700 m d'altitude. De plus, sa crête frontière porte le point le plus au sud du bassin versant (42°35'50' au Grand Tuc de Colomers, 2940 m).



La source au Plat de Béret.

Oui, mais si l'on doit chicaner, alors chicanons. Pourquoi ne pas prendre la « garonne » de Valarties pour remonter jusqu'à la source du fleuve ? De part et d'autre de la superbe et impressionnante pyramide du Montarto de Aran (2833 m), s'étalent deux cirques glaciaires. Leurs déversoirs donnent naissance à l'Arriu de Valarties. Là-haut, fourmillent les lacs. On y trouve les plus grands de la contrée : le Lac de Mar, dont le nom dit assez l'impression d'immensité qu'il donne, et le Lac Port de Rius, de près d'un kilomètre de long, tout contourné et rempli d'îlots rocheux. De plus c'est sur la crête qui délimite le cirque que se trouve le point culminant du Val d'Aran : le Besiberri Nord, 3015 m, dont le flanc s'orne d'un joli petit glacier.

Ah ! Mais non !

Après tout, les Aranais, eux, ne reconnaissent qu'une source pour le fleuve. C'est la minuscule fontaine là-haut, au Plat de Beret, sous un affleurement de roche, qui tombe dans un minuscule bassin naturel, à peine creusé dans la terre et rempli d'eau, de pierres et d'herbes... C'est que cette source est celle des bergers ! Celle qui, sur l'immense plateau où ils vivent durant les mois d'été, ne se tarit jamais, même lors des plus fortes canicules, celle qui donne de l'eau fraîche aux hommes et aux bêtes. La source mythique, la source sacrée, vénérée depuis les temps les plus anciens. La source, jumelée, dans la littérature à celle qui donne naissance à l'autre grand cours d'eau des Pyrénées Catalanes, la Noguera Pallaresa. Source, ou plutôt marécage pour lequel les partisans de la « garonne de Beret » allaient jusqu'à faire remarquer que les deux dénominations sont (mais approximativement) les anagrammes l'une de l'autre.

Et c'est ce ruisseau de rien du tout, celui qui nous intéresse, qui, pour les habitants du lieu, devient au fur et à mesure qu'il avance dans la vallée, la puissante Garonne.

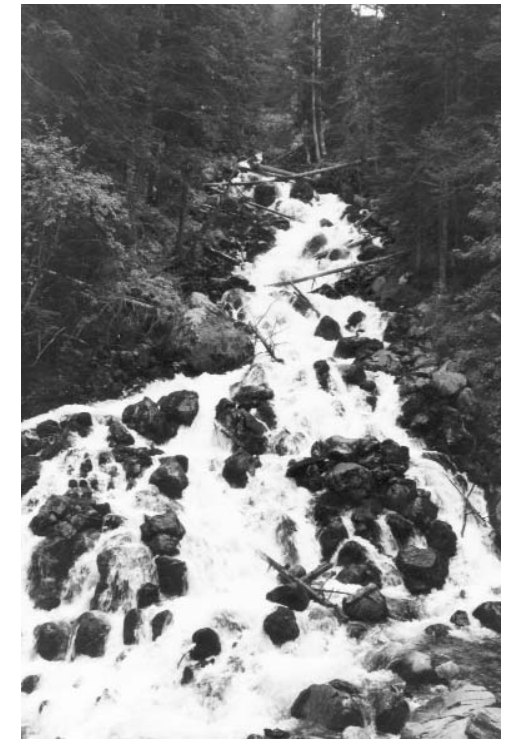
« La Garonne prend sa source en Espagne au Val d'Aran, au Plat de Beret à 1870 m d'altitude ».

Cet énoncé fut, d'ailleurs, pendant longtemps la base de la seule vérité admise dans les livres de géographie en usage dans l'enseignement.

Jusqu'à ce qu'intervienne Norbert Casteret..

Pour le prestigieux spéléologue, un fleuve prestigieux comme la Garonne ne pouvait avoir pour origine qu'une source prestigieuse. Or quoi de plus grandiose que cette rugissante résurgence, le « Goueil de Joueou », « Eth Uellis deth Joèu », « Les Yeux de Jupiter » ?

Il aurait pu se contenter de déclarer que l'impressionnante cascade constituait l'origine du fleuve et donc que le



Résurgence du Goueil de Joueou

torrent de l'Artigue de Lin était « La Garonne » !

Un point c'est tout.

Mais non. Ce n'était pas assez pour son cher fleuve.

De l'autre côté de la haute chaîne qui ferme la vallée à l'ouest, en Aragon, coule un puissant torrent descendant du plus grand sommet des Pyrénées : le Pic d'Aneto, (3404 m). Il draine un cirque donc les crêtes culminent toutes à plus de 3000 m : Pic des Tempestades (3295 m), Pic Margalida (3240 m), Tuc de Molieres (3010 m). Les flancs de ces monts portent le plus important ensemble glaciaire des Pyrénées.

Le torrent, ou plutôt les deux torrents, celui des Barrancs venant de l'Aneto, et celui de l'Escalette venant du Molieres, se rejoignent dans une superbe pelouse dans laquelle ils serpentent paresseusement avant de disparaître, en mugissant, dans un large gouffre, un temps appelé, à l'époque romantique, « Trou du Toro » et à présent dénommé « Forau des Aigualluts ».



Cascade du Trou du Toro

Bien sûr les Romains, pour qui rien n'était impossible, surtout quand il s'agit de Jupiter, pensaient bien que l'eau qui rentrait ici, ressortait de l'autre côté de la montagne, au « Joueou ».

Bien sûr, ils avaient fait la relation entre les crues dues aux orages sur l'Aneto, et la montée des eaux quelques heures après, à la résurgence..

Mais ce n'était ni scientifique, ni rationnel.

D'ailleurs tout le monde peut constater qu'un ancien lit de torrent est bien apparent. Il continue à parcourir le fond de la vallée, après le « Trou ». Il trace un profond sillon sinueux, rempli de sable et de galets. Il emprunte la large auge glaciaire d'abord orientée, en gros, sud-nord,

puis ouest au pied du port de Venasque, pour enfin par une large courbe prendre la direction du sud...

Et, tout au long de la vallée, on peut voir une succession de résurgences et de pertes... La cause est entendue ! La rivière courait, autrefois en surface. Un affaissement comme il s'en produit beaucoup dans ce type de système géologique, a absorbé le torrent.

L'eau qui s'enfonce au « Trou du Toro » parcourt la vallée en souterrain. C'est celle de l'Essera, affluent du Rio Cinca puis de l'Ebre. C'est une eau espagnole qui reste en Espagne ! Voilà une « démonstration scientifique » parfaitement rationnelle. Une construction de l'esprit qui s'appuie sur un raisonnement irréfutable !

La cause était donc entendue au début du vingtième siècle. Une société électrique se proposait de capter l'eau juste en amont du Trou du Toro, pour la mener en conduite forcée, jusqu'à Venasque, avec une chute de plus de 1100 m.

Mais le têtu Norbert ne l'entendait pas de cette oreille ! Une étude approfondie du relief, de l'hydrologie et de la géologie le confortait dans son idée. Aussi décida-t-il de reprendre avec plus de moyens l'expérience échouée de coloration à la fluorescéine tentée quelque temps auparavant. Et en juillet 1931 c'est la célèbre démonstration qui prouve sans contestation possible que l'eau qui entre au Trou du Toro ressort bien au Gueil de Joueou.

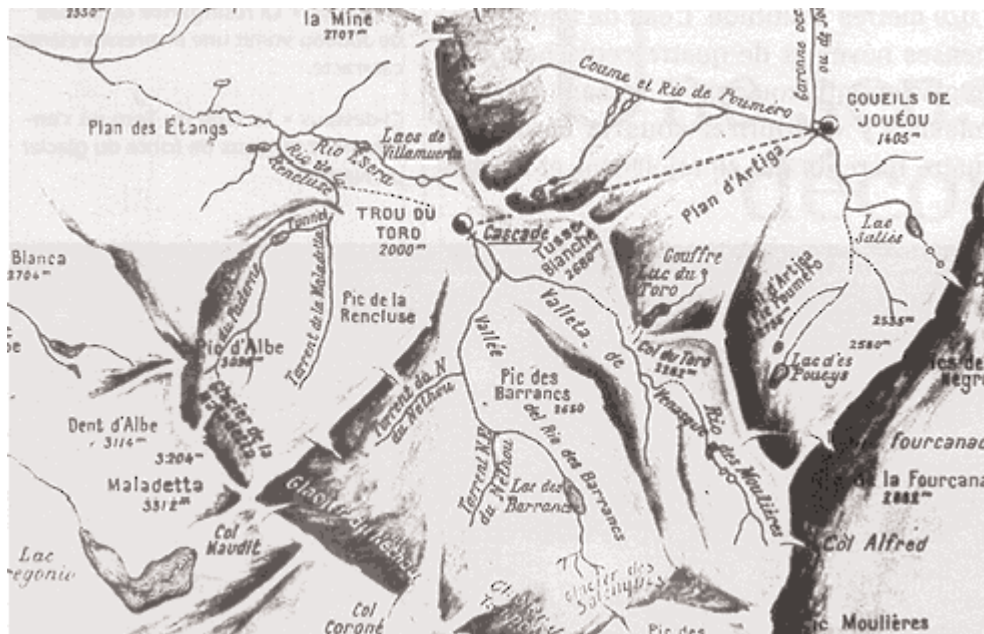
On pouvait ajouter à l'eau de la Garonne, l'eau de l'Aneto... Celle-ci continue sa course vers l'Océan, alors qu'elle fut à deux doigts d'aller en Méditerranée.

Et elle passe à nos pieds, à Toulouse et à Blagnac...

Lucien Alemanni

Bibliographie

- Rivières et vallées de France : la Garonne (sous la direction de Christian Bernard). Ed. Privat.
Norbert Casteret, explorateur d'abîmes. Jacques Jolfre. Ed. Milan / bibliothèque des Pyrénées. 1992.
Requiem pour une Garonne défunte. Pierre Vidal. Wallada. 1984.
Des fleuves et des hommes : une histoire de la Garonne (sous la direction de Marc Ferro). Editions Ramsay 1982.
Atlas géographique de la France moderne : le Midi Toulousain. F. Taillefert. Flammarion 1978.
Les numéros de la revue "Pyrénées, entre autres n°56 mars-avril 1998.
...et aussi les sites internet : sur google, tapez Norbert Casteret, Val d'Aran, Sources de la Garonne, etc...



Haute vallée de l'Esera : les torrents alimentant le "trou du Toro" (Forau des Aigualus).



Norbert Casteret, Mimi de Sède, Maria Casse et Madame Casteret mère.
Au premier plan les 60 kilos de fluorescine.

Norbert Casteret (1897-1987), spéléologue français est né à Saint-Martory (Haute-Garonne). Il a consacré une grande partie de sa vie à l'exploration du monde souterrain. Il est célèbre pour ses découvertes de nombreuses grottes, gouffres et rivières souterraines, comme la grotte préhistorique de Montespan, les grottes glacées du Marboré, les gouffres de la Henne-Morte ou de la Pierre-Saint-Martin.

Il est persuadé que l'abondante résurgence de Joueou qui se déverse dans la Garonne du même nom, est alimentée par l'eau venue du massif de l'Aneto, qui franchit souterrainement une barrière rocheuse donc aucun point n'est à moins de deux-mille-trois cent mètres d'altitude.

Après plusieurs campagnes d'exploration du massif, il décide de réaliser une expérience qui prouverait la justesse de son hypothèse. En 1931, avec sa mère, sa femme et une amie, accompagné d'un muletier, il franchit la frontière au "Port de Venasque" (2440 m) emportant avec lui six fûts de dix kilogrammes de fluorescéine. Les soixante kilogrammes de produit sont déversés dans la cascade du "Trou du Toro" à 2000 m d'altitude. Le lendemain, la résurgence du "Joueou", (1400 m), est superbement colorée en vert. La démonstration était faite.

HOMMAGE AUX BLANCHISSEUSES

Le 8 mars dernier, pour la troisième fois, la Ville de Blagnac s'est associée à la célébration de la « Journée Internationale de la Femme ».

Dans le numéro 25 de notre revue (mai 2002), nous avons expliqué le pourquoi et le comment de la naissance de cette journée particulièrement consacrée aux femmes.



Cette année, après Jeanne Hérisson en 2002 et Marguerite Lamarque en 2003, notre ville a rendu hommage aux anciennes blanchisseuses.

Avant de décrire le métier de ces « contemporaines », nous allons remonter de quelques siècles à la découverte des blanchisseuses d'antan et de leurs conditions de vie.

AUTREFOIS

La condition féminine

Dans l'Ancien Régime, la femme n'a pas d'identité propre : elle est la fille de... (son père), la femme ou la veuve de (son mari). Elle n'exerce aucune activité en dehors de celle de ses parents ou de son époux auxquels elle apporte son aide. Son

rôle principal reste celui de mère et d'épouse. Elle s'adonne aux multiples tâches ménagères et se préoccupe du bonheur de son mari auquel elle doit donner une descendance. Eternelle mineure, elle n'existe vraiment qu'à travers la maternité. Cette idée d'infériorité aura la vie dure : même l'enseignement, devenu obligatoire à la fin du 19^e siècle, la véhicule et exalte la mission féminine au sein du foyer.

Inutile pourtant de dramatiser ! Les mentalités de l'époque diffèrent des nôtres. La femme accepte sans amertume ces traditions ancestrales tant elles paraissent naturelles et dans l'ordre des choses.

Dans les registres paroissiaux des 17^e et 18^e siècles où les prêtres inscrivent les naissances, mariages et décès et dans les divers recensements seul figure le métier des hommes.

Après la Révolution française de 1789, l'officier de l'Etat civil qui remplace le prêtre pour tenir à jour les actes de la vie de chacun, commence timidement à mentionner la profession des femmes. Ajoutons, avant de donner les exemples qui nous intéressent particulièrement, que cette pratique deviendra habituelle même si, en l'absence d'activité, le nom de la femme est suivi de « ménagère » ou « sans profession ».

A Blagnac en l'an 9 (1800-1801) seulement, les métiers exercés par les femmes apparaissent dans quelques actes de décès et les blanchisseuses y tiennent une grande place. Ainsi le 9 ventose (15 mars) décède « Miquel Françoisse blanchisseuse, âgée de 71 ans » ; le 7 floréal (27 avril) « Julienne Hérisson, blanchisseuse, âgée de 72 ans » ; le 25 brumaire an 10 (16 novembre 1801) « Marquese Laux, blanchisseuse, âgée de 55 ans » ; le 7 frimaire (28 novembre) « Jeanne Negre, blanchisseuse, âgée de 68 ans » ; le 5 pluviôse an 10 (25 janvier 1802) « Jeanne Menville, blanchisseuse, âgée de 80 ans » ; le 15 vendémiaire an 11 (7 octobre 1802) « Jeanne Dadé, blanchisseuse, âgée de 55 ans » ; le 12 thermidor an 11 (31 juillet 1803) « Guilhaumette Debax, blanchisseuse, âgée de 88 ans » ; le 1^{er} jour complémentaire (16 septembre) « Guilhaumette Papeyre, blanchisseuse, âgée de 75 ans »....

Ancienneté de cette activité

L'âge avancé des défuntées amène une question : les femmes exerçaient-elles cette occupation depuis longtemps ou est-ce une résultante de la Révolution ?

Un seul document, à notre connaissance, datant de 1700, y répond en une courte phrase : « **Les femmes des païsans sont quasy toutes occupées à blanchir la plus grande partie du gros linge des habitants de la ville de Toulouse** ».

Cette remarque fort intéressante figure dans l' « Etat général des habitants du diocèse de Toulouse sujets à la capitation » (impôt royal instauré en 1695 et payable par tous proportionnellement au revenu) à la page « Blagnac ».

Ainsi, déjà les femmes blagnacaises du 17^e siècle et peut-être des siècles précédents, travaillent au blanchissage du linge.

Cette activité ancestrale indépendante de celle du mari est tolérée par celui-ci non seulement parce qu'elle apporte un complément de ressources non négligeable mais aussi et surtout parce qu'elle entre dans le domaine des tâches féminines.

Elle donne aux blanchisseuses blagnacaises, capables de gérer un travail différent de celui des hommes, une identité personnelle et une certaine liberté. En allant livrer à Toulouse, elles sortent de la monotonie du quotidien et échappent ponctuellement à la domination masculine.

Professionnellement, elles font figure de lointaines « pionnières », effectuant tout de même une double journée car ce titre pompeux ne les dispense pas des travaux ménagers à accomplir dans leur foyer, comme toutes les autres femmes.

La Garonne et le Ramier

Le lavage dans la Garonne augmente la pénibilité de ce travail. La proximité du fleuve en fait un lavoir naturel. Les femmes s'y rendent lourdement chargées de « gros linge ». Elles installent leur planche, le long des berges dans une gourgue, petite anse creusée par la Garonne, où l'eau s'écoule plus calmement. Puis, penchées ou même agenouillées, elles accomplissent leur dure besogne.



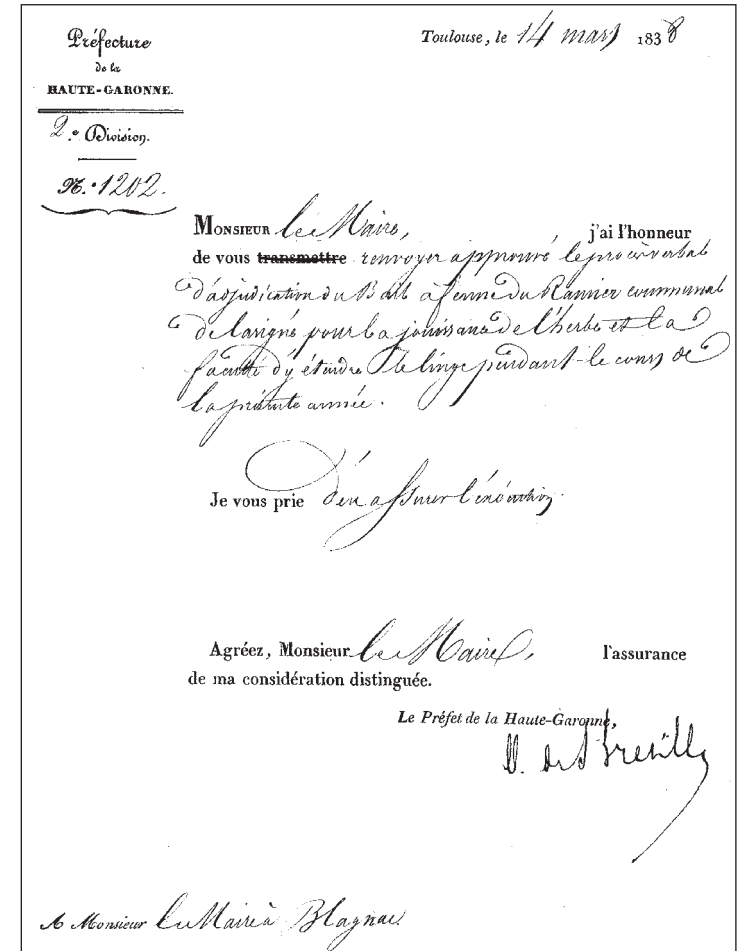
Rien ne doit entraver l'accès au rivage, pas même les Blagnacais qui ont obtenu, à titre d'affermage, la possibilité de faucher l'herbe. Ainsi, par exemple en mai 1772, « Mathieu Cassaigne laboureur (...) accepte (...) l'herbe seulement qui est croissante à l'isle du Port (...) sans empêcher les gens de Blagnac de laver les lessives dans les gourgues qui sont en partie dans la dite isle... ».

Les blanchisseuses essaient pour « leur commodité » d'utiliser l'eau des sources du village ou celle des fontai-

nes. En 1810, le maire, Gervais Gaillard, s'y oppose fortement et leur intime l'ordre de revenir vers le fleuve car « les eaux de la rivière Garonne qui borde le village sont à même de blanchir le linge dans toute sa perfection » et de plus « ce lieu de tout temps a été assigné aux blanchisseuses ».

Si cette obligation disparaîtra, l'usage du Ramier pour étendre le linge subsistera. Il s'étend sur l'île de Larigné comprise entre le bras de Garonne appelé canalet et le fleuve lui-même. La commune y fait croître des peupliers dont la vente lui procure un revenu sûr et régulier.

De nombreux documents, principalement du 19^e siècle, attestent de la mise « en ferme » de cette île pour « la jouissance de l'herbe et la faculté d'y étendre le linge ». Selon les époques, le bail dure de une à trois années. Le cahier des charges comporte de nombreuses clauses surtout pour « le fauchage des herbes et la dépaisseur des animaux ou bestiaux ». En ce qui concerne l'étendage du linge, au début du siècle, il doit se faire « sur des barres de tout autre bois que de peuplier, saule ou aulne » ; tandis qu'à la fin « les cordages peuvent être fixés



sur les arbres » à condition que ces derniers aient plus de cinq ans. Le transport du linge « se fait à brasse ou sur les bêtes de somme » et non avec des charrettes.

Les cordes ne doivent pas être installées sur les allées du Ramier destinées « aux habitants de Blagnac ou aux promeneurs étrangers ». Elles sont interdites « pendant les jours de foire, de fête votive ou de fêtes publiques » car en ces occasions « le public a la faculté de circuler dans tout le Ramier et de prendre part aux jeux, danses, courses, spectacles, ... » autorisés par la commune.

Le premier lavoir

Alors que la majorité des blanchisseuses du village vont laver à Garonne, le tonnelier, Bernard Marquet qui a acheté en 1798 le domaine de Claude Amieux, dernier baron de Blagnac, innove en construisant, peu après son acquisition, un lavoir visible encore de nos jours depuis la place de l'Abbé Amouroux.

Un acte notarié de novembre 1810, passé à Toulouse chez Maître Flotard, en donne une description sommaire.

Alimenté « continuellement et sans interruption » par l'eau d'un grand bassin (ancien vivier du baron), long et large de près de cinq mètres cinquante, bâti en briques, ce lavoir « commence d'abord par le lieu servant à éclaircir et à faire tremper le linge appelé vulgairement soubedou puis vient le bassin » pour le lavage « où quatre banquettes sont fixées à égale distance d'un mètre et deux tiers de mètre représentant six pans ancienne mesure ».

Un toit « pour servir d'abri aux laveuses », soutenu par des piliers en briques, le recouvre « dans toute sa largeur et longueur ».

Un « petit espace



de terrain » permet de « pouvoir aller, venir, passer et repasser soit personnes, ânesses et bêtes de somme... »

Les lavoirs qui se sont généralisés au cours du 19^e siècle n'ont pas changé de forme ; ils ont toutefois été édifiés de plus en plus souvent dans un local clos pour mieux abriter les blanchisseuses. Leur construction a apporté une commodité et un confort considérables et a allégé quelque peu, sans bien sûr la faire disparaître, la pénibilité du blanchissage du linge.



Devant un lavoir vers 1900, de gauche à droite : deux jeunes laveuses, Marie Pagès et Françoise Tinard (coll famille Marty)



Le même lavoir, aujourd'hui.



L'idée d'hygiène

En 1810, le maire, Gervais Gaillard, renvoie les blanchisseuses vers la Garonne non seulement parce que cela s'est toujours fait ainsi mais également parce qu'il prend en compte les plaintes des autres Blagnacais qui protestent contre « les blanchisseuses du linge des hôpitaux qui affectent d'occuper les dites fontaines au point que personne ne peut se servir de ces eaux ni s'en approcher à cause que la putréfaction y est journellement stagnante... » Aussi, les disputes et querelles entre les blanchisseuses dont « le nombre s'est considérablement augmenté depuis quelque temps » et les habitants « portent atteinte à la tranquillité du village ». De plus, la « salubrité » est compromise par « le limon » formé par les saletés « qui se détachent du linge ».

Les protestations des Blagnacais ne cessent pas avec l'implantation des lavoirs, bien au contraire. Les délibérations municipales et d'autres documents en font largement état tout au long du 19^e siècle et même jusqu'à la moitié du 20^e. En fait, elles prennent fin vers 1968 avec la réalisation de l'assainissement du village qui coïncide d'ailleurs avec la disparition totale des blanchisseuses.

Les eaux savonneuses des bassins du centre du village n'ont d'autre possibilité que d'aboutir dans les rues. Elles les encomrent, les rendent bourbeuses et glissantes, y croupissent en dégageant « une odeur pestilentielle ».

Les Blagnacais craignent que ces eaux « souillées et chargées de miasmes » ne contaminent leurs puits et nuisent ainsi à leur santé. Il faut noter que l'idée d'hygiène s'impose de plus en plus surtout depuis les travaux de L. Pasteur.

Dans les années 1890, des gondoles pavées bordent les rues et évacuent les « eaux insalubres » plus efficacement que les aqueducs construits vers 1850 et qu'« engorgent les pailles et les détritrus de toutes sortes ».

Aqueducs et gondoles (ou caniveaux) n'apportent pas une solution pleinement satisfaisante. Et malgré les efforts des municipalités successives pour le nettoyage des rues « ces foyers permanents d'infection » ne laisseront la place à une réelle propreté qu'avec l'enfouissement de toutes les eaux usées.

AU XX^e SIÈCLE

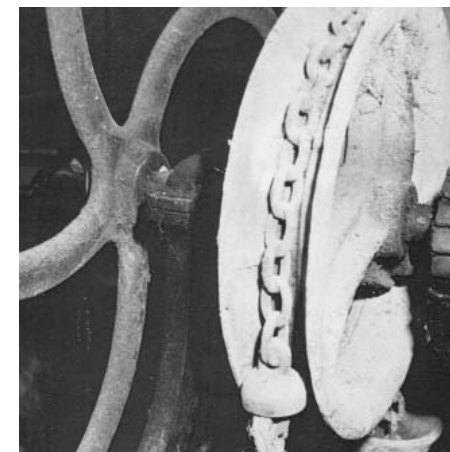
Les anciennes blanchisseuses que nous connaissons aujourd'hui, se souviennent peut-être du mécontentement de leurs voisins mais n'ont jamais lavé dans la

Garonne et n'ont pas connu le temps où les ânesses transportaient le linge jusqu'à Toulouse menées par leur maîtresse faisant le trajet à pied.

Malgré les progrès dont elles ont profité, le travail que leurs récits nous font partager, restait dur et pénible.

Avant le lavage

En revenant de Toulouse, les blanchisseuses ouvraient les paquets de linge sale, besogne très souvent répugnante : crasse indescriptible, nombre infini de puces ! Elles s'assuraient que la liste jointe par la cliente correspondait au contenu et vérifiaient si chaque pièce portait bien la marque distinctive de la propriétaire. Ce signe brodé en coton de couleurs différentes pouvait avoir le vague aspect d'une lettre ou bien une forme géométrique (traits,



Pompe à chapelets actionnée à l'aide d'une grande roue à manivelle.



La jolie pompe a perdu son "bras".

croix...). Quelquefois, la cliente l'enlevait et avec patience mêlée d'agacement, les blanchisseuses devaient le rebroder. Certaines, les plus nombreuses, associaient sur un carnet marque et nom ; quelques unes, dotées d'une excellente mémoire n'en avaient pas besoin.

Ensuite, les blanchisseuses triaient le linge et mettaient en tas bien distincts tous les draps trouvés dans les paquets, les torchons, les serviettes de toilette et les gants, les mouchoirs, le linge de table... Expertes, elles repéraient les « vilaines » tâches qui nécessitaient un temps de trempage plus long pouvant aller jusqu'à 24 heures. En effet, le linge était mis à tremper dans le grand bassin rempli d'eau froide. Celle-ci venait du puits installé à l'intérieur ou à l'extérieur du lavoir et muni d'une pompe ; la faire monter prenait du temps et demandait beaucoup

d'énergie ! Heureusement des ouvrières appelées « laveuses » (de deux à quatre) aidaient les patronnes ou « blanchisseuses *». Dans les fermes, parfois, un cheval actionnait la noria située non loin du lavoir.

Autour de la chaudière



La payrolle et la casso.

Après ce trempage, les blanchisseuses transportaient le linge, mis auparavant à égoutter sur les bancs de lavage, dans de grands cuiviers en bois ou en zinc qui pouvaient contenir chacun une centaine de draps bien arrangés.

Entre temps, le feu de bois avait été allumé sous la chaudière dite « payrolle », énorme chaudron ou cuve en fonte, remplie de plus de 100 litres d'eau additionnée de cristaux de soude. Cette lessive de l'époque était achetée par sacs de 50 kgs le plus souvent chez un droguiste à Toulouse.

Pour faire bouillir toute cette eau il fallait une grande quantité de bois venant du marchand ou ramassé en partie aux Quinze Sols. Avec une grosse louche, les blanchisseuses prenaient l'eau bouillante et arrosaient le linge des cuiviers. Elles tenaient à deux mains le long manche de cette casserole ou « casso » très lourde car elle contenait environ 5 litres et faisaient



Le maniement de la casso.

* Il nous arrivera d'employer ce mot pour désigner l'ensemble de ces femmes.

attention de ne pas se brûler. Cette eau bouillante imprégnait le linge puis était récupérée au bas du cuvier grâce à un robinet ou "douzil" et remise à bouillir pour arroser le linge quatre ou cinq fois.

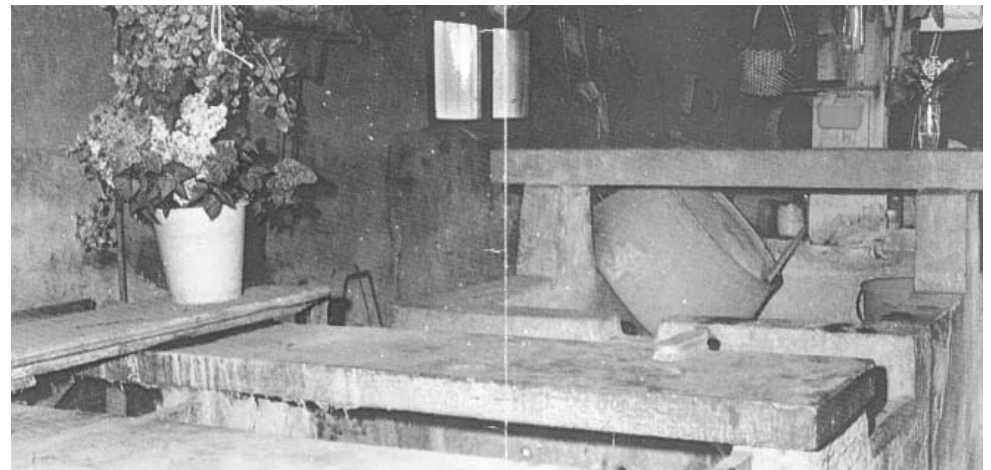
Dans la buée ambiante, les blanchisseuses en nage s'empressaient de la chaudière aux cuiviers, les bras et les reins endoloris. Ce travail harassant terminé, elles allaient prendre un repos bien mérité tandis que le linge recouvert d'une toile macérait encore toute la nuit dans les cuiviers.

Les banques

Le lendemain, une nouvelle journée d'intense activité commençait .

Tout d'abord, les blanchisseuses retiraient les draps et les autres pièces des cuiviers pour les déposer dans des compartiments en bois ou en zinc près des bancs de lavage appelés banques, disposés au-dessus du grand bassin dans le sens de la largeur. Après avoir mis une « sache » (sac de pommes de terre) en guise de tablier, les laveuses se plaçaient face à face à chaque extrémité des banques au nombre de trois ou quatre.

Elles prenaient un drap, le savonnaient avec un cube de savon de Marseille, le brossaient vigoureusement ou le tapaient à l'aide d'un battoir en bois jusqu'à ce qu'il soit parfaitement propre à l'endroit comme à l'envers. Elles le mettaient dans le petit bassin pour le rinçage et recommençaient avec un autre drap.



Au premier plan : la brosse en chiendent sur une banque ; au fond : le petit bassin ou soubedou surmonté de la barre utilisée pour mettre le linge à égoutter.



Aujourd'hui, petit et grand bassins abandonnés.

Chacune pouvait ainsi se vanter de « travailler à la banque » !

Si les mains s'activaient, les langues aussi ! Les nouvelles du village se propageaient très vite...

Certaines blanchisseuses achetaient le savon aux épiciers blagnacais,

d'autres le faisaient venir directement de Marseille par le train. Deux fois par an, elles allaient en chercher à la gare de Blagnac une centaine de kilos. Par souci d'économie, après usage, les blanchisseuses posaient le morceau de savon sur une étagère sèche.



Pour éviter aux femmes la corvée du lavage, certains hommes ont « bricolé » une machine à laver appelée « barboteuse » qui balançait le linge d'un côté puis de l'autre.

Au soleil

Après ce long lavage, les blanchisseuses rinçaient soigneusement chaque pièce

dans le second bassin ou soubedou comme l'appelaient déjà Bernard Marquet au 18^e siècle. Ensuite, pour l'alléger au maximum, elles laissaient le linge s'égoutter au-dessus de ce bassin sur une barre en ciment supportée par de petits piliers en béton ou en briques.

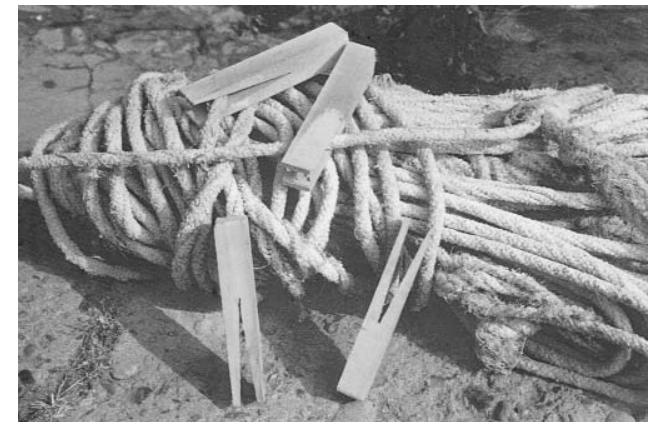
Il ne restait alors qu'à le faire sécher en souhaitant que le soleil soit au rendez-vous.

Les blanchisseuses l'étendaient dans leur jardin où étaient plantés des piquets distants de 2 à 3 mètres, longueur correspondante à celle d'un drap. Elles les entouraient d'une corde grosse comme le petit doigt, la nouant précautionneusement afin qu'elle ne tombe pas sous le poids du linge. Elles revenaient au lavoir, mettaient quelques draps mouillés sur l'épaule et les faisaient tenir sur la corde avec des pinces en bois, les badayols.

Les blanchisseuses qui n'avaient pas de jardin, étendaient de la même manière au Ramier, comme le permettait une coutume très ancienne (nous l'avons vu plus haut), les arbres remplaçant les piquets. Elles transportaient le linge dans une brouette et n'oubliaient pas le gros rouleau de corde et le sac de badayols, rentrés après



Après avoir étendu le linge dans le jardin, ces blanchisseuses "posent" devant le lavoir (coll. famille Lanaspèze).
De gauche à droite : 4^e Antoinette Lagrange, 5^e Maria Calmel



Corde et badayols.

chaque lessive de peur qu'ils ne s'abîment ou se salissent.

Elles passaient sur le pont de bois dit « pont de la République », remplacé par un escalier qui, en leur honneur, a été baptisé « chemin des Blanchis-seuses » le 8 mars dernier.

Pour diminuer le temps de séchage, les draps, étaient retournés à la mi-journée et même déplacés le long des cordes si l'ombre les atteignait.

Si les nuages se faisaient menaçants tout été promptement mis à l'abri. En hiver surtout, le séchage posait problème et bien souvent la chaleur d'un gros poêle remplaçait celle du soleil.

Une fois sec, ramassé avec soin, le linge était plié sur une grande table dans une salle attenante au lavoir. D'un geste sûr et rapide, les blanchisseuses le mettaient en pile - une pour chaque cliente - sur des étagères ou des tables disposées contre les murs et pour éviter toute salissure enveloppaient chacune de ces piles dans une toile cousue.

La livraison

Après ces nombreuses et fatigantes manipulations, les draps - jusqu'à deux cents par semaine - et autres pièces de linge pouvaient revenir chez leur propriétaire.

Le jour de livraison différait pour chaque blanchisseuse : en principe le lundi ou le mardi.

Elles rangeaient, selon l'ordre des rues, les paquets de linge propre bien à plat dans la charrette qui leur appartenait ou était celle d'un roulier. Celui-ci louait ses services à la journée.

La tournée commençait entre 7 h 30 et 8 heures au pas tranquille du cheval. Les blanchisseuses avaient chacune leurs clientes, mais également des coiffeurs, des restaurateurs, des hôteliers... Elles les voyaient chaque quinzaine car le parcours changeait d'une semaine sur l'autre. Voici un exemple : une fois elles passaient par Saint-Sernin... la rue Pargaminières... le quai de Tounis... les Carmes... Saint-Etienne où résidaient « les riches »... Wilson... la rue Alsace ; la semaine d'après, elles allaient du côté du Canal... de l'Ecole Vétérinaire... de Saint-Aubin... de la Place Dupuy.... du Grand Rond.... Par contre, l'une d'elles livrait chaque semaine les propriétaires de l'usine Job qui habitaient boulevard

d'Arcole.

Par habitude, le cheval s'arrêtait tout seul ; les blanchisseuses parcouraient les petites rues à pied, montaient les étages le plus vite possible, le paquet de linge propre sur l'épaule. La cliente payait après avoir vérifié s'il ne manquait rien. Quelquefois, elle donnait une friandise ou une pièce de monnaie aux fillettes qui accompagnaient leur mère. Les blanchisseuses redescendaient avec le linge sale noué aux quatre coins suspendu au bras. Ce ballot, bien plus encombrant que le linge propre, prenait place dans la charrette.

Elles mangeaient au restaurant ou emportaient leur repas qu'elles avalaient à l'afénage ou immense remise avec deux entrées : l'une rue des Châlets, l'autre sur les boulevards. Pendant ce temps, le cheval se reposait, mangeait et buvait. La livraison reprenait et durait jusqu'à 17 ou 18 heures. Sur le chemin du retour, elles achetaient



Sur le chemin du retour, boulevard d'Arcole (coll. famille Faresin).

De gauche à droite : Fernand Trouillé, Marie-Louise Faresin, Mathilde Trouillé et... le cheval Bayard

parfois quelques « extras » : des oranges, des bananes, de la viande...

Une ou deux avaient une clientèle à Grenade, à Ondes, en plus de celle de Toulouse. Les Blagnacais apportaient eux-mêmes leur linge et venaient le reprendre.

Même si le progrès a peu à peu apporté des améliorations : pompage de l'eau avec l'électricité, livraison en camionnette..., le métier n'en était pas moins très pénible et très prenant.

Dans les années 1950-1960, les blanchisseries industrielles et surtout l'arrivée dans les foyers de la machine à laver ont stoppé cette activité si particulière et si ancienne.

En ce 8 mars 2004, la ville de Blagnac a honoré, avec juste raison, quelques représentantes de cette profession. Qu'elles aient été ouvrières ou patronnes, qu'elles aient exercé quelques mois ou plusieurs années, qu'elles aient aidé leur mère ou pris sa suite, elles méritent toutes notre admiration. Elles peuvent être fières d'avoir leur place dans la longue, longue chaîne des femmes qui ont, durant des siècles, peiné sur ce dur labeur.

Suzanne Béret

Sources et bibliographie

- Archives municipales de Blagnac
Série D : 1D27, 3D1
Série F : 1F2
Série L : 2L2
Série M : 1M13
Série O : 1O64
- Archives Départementales de la Haute-Garonne : C1083 pièce n° 190
- Actes notariés de particuliers blagnacais
- BOUTET (Gérard) - « Mémoires de femmes », Ed. Jean-Cyrille Godefroy, 1988.
- KERMEL (Monique) - « La vie des blanchisseuses à Blagnac » dans le Forum d'avril-mai 1982.
- LAVIGNE (Bertrand) - « Histoire de Blagnac ». Ed. Lafitte, Marseille 1978.

Je remercie infiniment les anciennes blanchisseuses et toutes les personnes qui m'ont apporté leurs témoignages et prêté des documents.

Quelques chiffres

En 1836 sur 1538 habitants : 114 blanchisseuses ou laveuses

En 1921 sur 1791 habitants : 134 blanchisseuses ou laveuses

En 1936 sur 2360 habitants : 72 blanchisseuses ou laveuses

(17 lavoirs seulement sont équipés d'un robinet avec l'eau courante de la ville).

En 1945 sur environ 3000 habitants : 50 blanchisseuses ou laveuses (absence de recensement à cause de la guerre).

En 1959 sur 4529 habitants : environ une dizaine de blanchisseuses ou laveuses.

En 1968 sur 8409 habitants : 1 ou 2 blanchisseuses.

Les recensements ne sont pas visibles pour 1959 et 1968, car trop récents, le nombre de blanchisseuses ou de laveuses est donc une estimation d'après des témoignages.

LA FONTAINE DES TROIS CANELLES

De tout temps les hommes ont cherché de l'eau pour vivre, près des rivières ou près des sources ou en creusant des puits ; et Blagnac n'a pas échappé à cette règle.

Pour notre part nous avons le fleuve, mais également une très importante nappe souterraine. Qu'elle est l'habitation qui n'avait son point d'eau, puits ou source dans les temps anciens, car l'eau n'est pas toujours arrivée au robinet comme en ce XXI^e siècle.

L'habitat blagnacais se resserrant, un village s'est formé et les points d'eaux groupèrent ainsi les habitants. De notre pont au village de Beauzelle ces puits et sources se comptent par dizaines.

Dans le village du XV^e siècle, trois ont retenu notre attention – pour ne citer que les principaux – le puits communal situé Place d'Armes (aujourd'hui des Passementiers), la Fontcouverte et la fontaine Saint-Exupère.

Le puits communal est de nos jours recouvert d'une dalle. La fontaine Saint-Exupère dans une propriété privée ne donne plus beaucoup d'eau. Quant à la Fontcouverte abréviation de fontaine couverte, cette dernière a retenu notre attention.



Elle se trouve non loin du presbytère, exactement Place de Abbé Amoureux, sous la chaussée, face à la maison portant le numéro 1 – maison construite à l'emplacement de la demeure du baron Amieu. On y accède par un imposant escalier de 12 marches de pierre dont chacune présente de larges fissures, dues à l'usure du temps ou à un mouvement de terrain. Cette fontaine coule et passe à l'intérieur de la maison et alimente le lavoir, construit par Bernard Marquet en 1798, visible dans le jardin.

Jusqu'à sa récente restauration, elle demeurait éternellement close derrière une petite porte en fer, interdisant tout regard à l'intérieur. Grâce aux travaux actuels, elle vient de dévoiler ses secrets et la beauté de sa construction, nous faisant ainsi revivre une époque où des générations de blagnacais ont

puisé l'eau si précieuse pour leurs besoins quotidiens. Ces allées et venues, datant à peine de quelques décennies, sont ignorées de nos jours, qui en ce XXI^e siècle n'a pas « l'eau au robinet » ?

Notre fontaine mise au grand jour, nous a donc dévoilé son infrastructure. Construite en briques foraines et reposant sur de solides fondations, sa belle voûte a été mutilée par des travaux d'adduction d'eau, laissant apparaître une grosse conduite en fonte. A l'origine une grande pierre plate de 1,80 m pour 0,35 m de hauteur et 0,28 m de large servait de margelle. Depuis, elle a été rehaussée de 0,43 m en briques foraines, très certainement par sécurité. Située sous la chaussée, ignorée des voitures et des passants, sa profondeur de 2,33 mètres avoisine une hauteur de 1,80 mètre. L'eau arrive par cinq orifices ; deux sur la face interne, deux sur le côté gauche et un sur le côté droit. Lors de notre passage la hauteur de l'eau approchait 50 centimètres. Son écoulement se fait par trois petites sorties à hauteurs différentes : d'où l'appellation « LES TROIS CANELLES », qui suivant les époques donnent un, deux ou trois débits.

Au XVII^e siècle, ces fontaines étaient vénérées à Blagnac. Le Samedi Saint, veille de Pâques, le Clergé en procession venait donner sa bénédiction (registres paroissiaux). Sans aucun doute, celle des « trois canelles », en faisait partie.

Il est à noter qu'une pierre scellée dans le mur fait mention des Consuls de l'époque : 1640, Marty et Cazeneuve d'après Bertrand Lavigne. Une seconde pierre découverte lors de la récente restauration porte la date de 1556. Nous n'avons pour l'instant aucune explication sur cette dernière. Des hypothèses demeurent et sont à l'étude, nous en parlerons dans un prochain article.

En ce début du XXI^e siècle, cette fontaine méritait d'être signalée. Un souhait : c'est de pouvoir puiser à nouveau cette eau fraîche, comme moult générations de Blagnacais.



Daniel Bonzom et Jean-Louis Rocolle

DES SARRASINS À BLAGNAC EN 721 ?

Evoquant dans son « Histoire de Blagnac » la grande victoire remportée devant Toulouse par Eudes, comte de Toulouse et duc d'Aquitaine, sur un chef sarrasin, El-Samah, Bertrand Lavigne proposait de situer cette « terrible bataille » - « presque aussi désastreuse (pour les Arabes) que celle de Poitiers » (datant de 732 et mieux connue) – sur le plateau dominant la rive gauche de la Garonne entre Lardenne et Blagnac.

Il basait cette hypothèse sur trois arguments qui lui paraissaient convergents : un élément de la toponymie blagnacaise, le nom de Sarrazinière qui désigne, « depuis un temps immémorial », un quartier, puis une rue de Blagnac ; un argument archéologique, la découverte « de nombreux cadavres armés que l'on trouve dans ses champs (ceux de Blagnac) dès que l'on fouille » ; un argument stratégique, s'étant précipitamment mis en route du côté de Bordeaux avec « ses Aquitains et ses Gascons », Eudes n'a pu arriver devant sa capitale que « par les routes d'Auch et de Lectoure ». C'est donc au débouché de ces routes que le duc aurait placé ses troupes en ordre de bataille.

Il paraît aujourd'hui possible de reprendre l'ensemble de ce petit problème d'histoire toulousaine... et blagnacaise (?). Nous nous appuyons en particulier sur les travaux d'un historien toulousain, Monsieur S. Forado. Celui-ci a surtout travaillé sur les sources arabes et a présenté, naguère, dans une série de conférences sur le sujet des suggestions intéressantes.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Pour comprendre la portée des événements que nous allons analyser – tout en relevant la pauvreté et, parfois, l'incohérence des sources, surtout quand on s'en tient uniquement aux sources occidentales (Michel Taillefer dans la "Nouvelle Histoire de Toulouse", page 53, évoque à propos de cette bataille la « Chronique de Moissac » et, surtout, les sources arabes, qui parlent, sans plus de précision géographique, d'une « bataille du Plateau ») – il faut rappeler, même rapidement, la situation du Midi aquitain à cette époque.

Vers le début du VIII^e siècle, la région de Toulouse fait partie d'un très vaste ensemble au sud de la Loire (Comté de Toulouse et Duché d'Aquitaine) dépendant

en théorie de la monarchie franque. Mais ces régions bénéficient, en fait, d'une très large autonomie.

Comment en est-on arrivé à cette situation et quels sont, éventuellement, les problèmes qui la caractérisent ?

Le domaine des Wisigoths et des Francs

Originaire des rives de la mer Baltique, où l'on a relevé des indices de sa présence au début de l'ère chrétienne, le peuple germanique des Wisigoths a lentement migré au cours des siècles suivants à travers l'Europe centrale et danubienne.

En 401, au moment où l'Empire romain d'Occident craque de toutes parts, on les trouve installés, sous le commandement d'un chef énergique, Alaric, en Illyricum, sur les bords de la mer Adriatique, d'où ils menacent directement l'Italie.

En 410, Alaric I^{er} s'empare de Rome qu'il livre au pillage de ses troupes ; mais il meurt quelques mois après son incroyable succès.

Détournés hors de l'Italie par les autorités impériales, les Wisigoths obtiennent, entre 416 et 418, d'être installés comme « peuple fédéré et ami du peuple des Romains » dans la province de Narbonne, la Septimanie, qui va devenir le centre de leur puissance dans le sud de la Gaule.

Très vite, leurs rois se lancent dans une politique de vaste expansion, qui leur permettra, en quelques décennies, d'assurer leur domination jusqu'à la Loire et sur toute l'Espagne, sauf le petit royaume des Suèves – un autre peuple d'origine germanique – du nord-ouest de la Péninsule.

Mais au début du VI^e siècle, les Wisigoths se heurtent au nord aux ambitions franques. En 507, Clovis écrase leur roi, Alaric II, à la bataille de Vouillé, s'emparant de toute l'Aquitaine. Le royaume wisigothique se réduit désormais à la Septimanie et à l'Espagne.

Pour des siècles, l'Aquitaine jusqu'au Sud de Toulouse est dans la mouvance franque (soulignons, au passage, l'importance de Carcassonne, porte avancée de la Septimanie, qui sera puissamment fortifiée par les Wisigoths).

A l'époque qui nous intéresse, l'Aquitaine franque est dominée par une très forte personnalité, Eudes, Comte de Toulouse et Duc d'Aquitaine. Ayant mis depuis peu

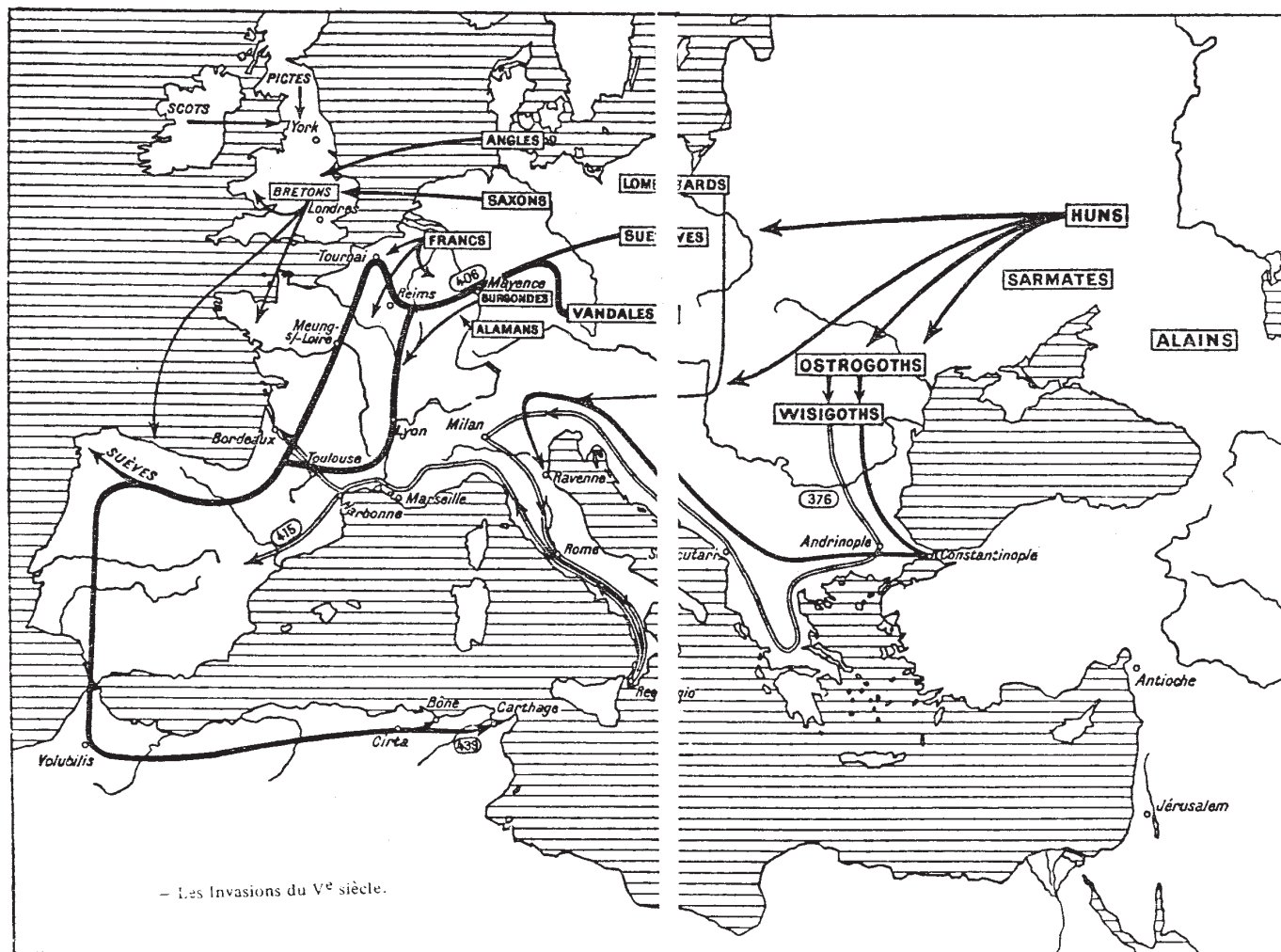
à la raison les Vascons ou Gascons de la bordure des Pyrénées, il exerce un pouvoir pratiquement sans partage au sud de la Loire.

La menace musulmane

Mais, soudain, surgit brutalement une menace inattendue, la menace musulmane. Commencée en 632, l'année même de la mort du Prophète Mohammed, la « Conquête arabe » a remporté, en deux générations, d'étonnants succès. A la fin du VII^e siècle, le monde musulman s'étend des rives de l'Indus à l'extrême Occident ou Maghreb. Mais, jalonnée par la fondation de Kairouan (668/670) et la prise de Carthage (définitive en 696), la conquête de l'Afrique du Nord s'est heurtée à une farouche résistance des tribus berbères.

Progressivement islamisés, les Berbères restaient remuants et dangereux pour leurs maîtres arabes. C'est la raison pour laquelle, au début du VIII^e siècle, un gouverneur de l'Ifrigiya, Mûsa, décidait de détourner vers l'Espagne ces forces vives. Il est vrai que la conjoncture paraissait très favorable. Miné par des rivalités de succession et par une profonde agitation sociale, le royaume wisigothique représentait une proie tentante. Une première reconnaissance en 710 permit de récupérer un énorme butin. L'expédition décisive se développa l'année suivante sous le commandement d'un chef prestigieux, Tariq (qui a laissé son nom au rocher commandant sur la rive nord les « Colonnes d'Hercule », le Djebel Tariq = Gibraltar). En quelques mois, les Arabo-berbères remportaient des succès éclatants, s'emparant de Cordoue, puis de Tolède, la capitale du royaume wisigothique. En 714, Mûsa lui-même s'emparait de Sarragose. Mais les Musulmans ne parvinrent jamais à submerger les petits royaumes chrétiens retranchés dans la zone montagneuse du nord.

Cependant – malgré la défaite de 718 à Covadonga face aux troupes d'un certain Pelagro (début mythique, mais très controversé de la « Reconquista ») – la poussée musulmane déborde au nord-est des Pyrénées. L'émir ou « wali » El-Samah, qui gouvernait l'Espagne musulmane au nom du Calife umayyade de Damas, un grand politique et un bon général, s'empare de Carcassonne, puis de Narbonne qui reste



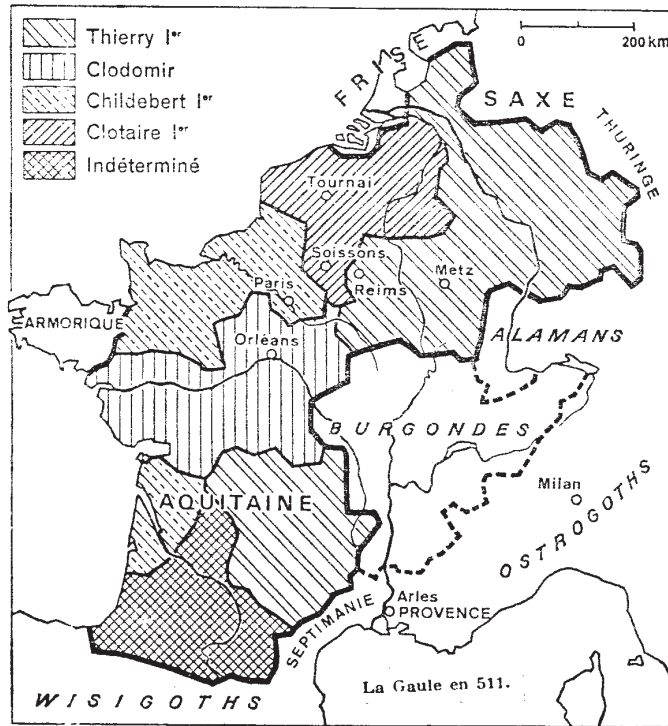
Les invasions du V^e siècle : cheminement des Wisigoths de l'Europe Centrale à l'Espagne en passant par Rome et le sud de l'Italie (dans Riché (P.) et Tate (G.) " Textes et documents d'Histoire du Moyen-Age - V^e-X^e siècles" ; Paris, SEDES, 1972, pp. 22-23.

aux mains des musulmans pendant près de cinquante ans et où s'établit un « modus vivendi » négocié entre Chrétiens, Juifs et Musulmans. El-Samah organise sa conquête. Il met en place une administration et procède à une nouvelle répartition des terres entre ses soldats et les anciens habitants. Il maintient en vigueur les lois wisigothiques et reconnaît aux Chrétiens et aux Juifs la liberté de culte moyennant le paiement d'un tribut.

LE SIÈGE DE TOULOUSE EN 721

Les ambitions d'El-Samah

Désireux d'étendre vers le nord la zone contrôlée en Gaule par les musulmans, El-Samah vint mettre le siège devant Toulouse au début du printemps de 721. D'après les sources musulmanes qui, seules, nous renseignent de façon explicite sur



La Gaule en 511, à la mort de Clovis (dans FOURNIER (G.) "Les Mérovingiens" ; Paris ; PUF Coll. QSJ, 1987, p. 4)

ces événements, El-Samah semble bien avoir eu l'intention de s'emparer de la ville et de s'y maintenir. En tous cas, il rassembla des moyens considérables pour l'époque pour parvenir à ses fins. Son armée, forte de 3000 hommes (certaines sources avancent le chiffre, certainement exagéré, de 60 000), était dotée d'armes de siège impressionnantes, des béliers à tête de fer pour saper les murailles et enfoncer les portes, des « tortues » à fortes char-

roues pour protéger les soldats des projectiles lancés du haut des murs et des tours par les assiégés.

La résistance toulousaine

Malgré cette menace la ville tint bon. Compte tenu de la médiocrité des sources, il est difficile de s'en faire une idée très précise pour cette époque. Mais on peut admettre que les solides murailles romaines (établies en deux phases de construction au I^{er} et au III^e siècle) ont été soigneusement entretenues pendant ces périodes dangereuses. On sait que la ville a subi au moins deux sièges victorieux dans la première moitié du V^e siècle, en 408 contre les Vandales et en 439 contre un parti de Huns passé au service de Rome.

La recherche archéologique récente a montré que ces défenses avaient été complétées, voire renforcées, aux époques wisigothiques et franques. Les historiens ont été, depuis toujours, frappés par l'importance de ces murailles qui, sur la rive droite de la Garonne, enfermaient une superficie de 90 hectares, une des plus importantes de la Gaule.

Cette situation particulière permettrait aux Toulousains qui, en raison de leur faiblesse numérique, ne pouvaient occuper densément un tel espace, de disposer à l'intérieur de leurs remparts de terrains de culture, ce qui limitait d'autant les risques de famines en cas de siège prolongé.

La victoire d'Eudes

Une résistance acharnée permit aux Toulousains d'espérer du secours. Au bout de trois mois, ils voient apparaître une armée de plus de 4000 hommes, commandés par Eudes, le duc d'Aquitaine. C'est cette armée qui, renforcée par les Toulousains sortis de leurs murailles, remporta sur les troupes d'El-Samah une victoire décisive.

Son armée taillée en pièces, El-Samah dut lever le siège et se résigner à la retraite. Cette fuite vers Narbonne, jalonnée de combats d'arrière-garde, fut meurtrière. La plupart des officiers arabes furent tués. Leur chef lui-même, grièvement blessé, parvint à regagner Narbonne où il succomba peu après à ses blessures. (Certains historiens occidentaux le font mourir au cours de la bataille sous les murs même de Toulouse).

L'INTERPRÉTATION DES ÉVÉNEMENTS

L'interprétation de ces événements qui ont été très largement occultés par les chroniqueurs occidentaux, reste délicate. La date même de la bataille est incertaine. B. Lavigne la situait en mai 721 ; aujourd'hui on retient plutôt celle du 9 juin 721.

L'impact dans le monde musulman

Une première remarque s'impose. D'après Monsieur Forado, les événements de Toulouse ont très fortement frappé l'imaginaire des historiens musulmans des siècles postérieurs. Pendant des années, au moins jusqu'à la fin du XI^e siècle, cette défaite a fait l'objet dans le monde islamique d'une commémoration universelle.

Pendant plus de 400 ans, l'Islam a eu l'impression que c'était devant Toulouse que l'élan arabe s'était brisé. Le 9 juin 721 était ainsi devenu un jour de deuil, un jour néfaste pour la conscience collective. Le champ de bataille devint le « Champ des Martyrs ». Une légende funèbre s'empara de ces morts. Elle affirmait que tous les soirs un « muezzin fantôme » (sorte de « héraut fantôme » appelant à la prière pour les morts) criait le nom des héros morts et que les ombres de ces martyrs répondaient à cette sollicitation d'outre-tombe.

Les problèmes historiques

Cette bataille de Toulouse soulève deux séries de questions qui ont été soulignées dans ses recherches par Monsieur Forado.

Où situer cette bataille ? Comme nous l'avons vu, B. Lavigne proposait le plateau dominant la rive gauche de la Garonne entre Lardenne et Blagnac, où seraient tombés de nombreux combattants musulmans. Actuellement, on tend à discuter cette interprétation. La seule précision topographique, fournie par les sources arabes, indique que la bataille s'est déroulée dans les champs sur un plateau au long du « chemin (ou de la route) pavé ».

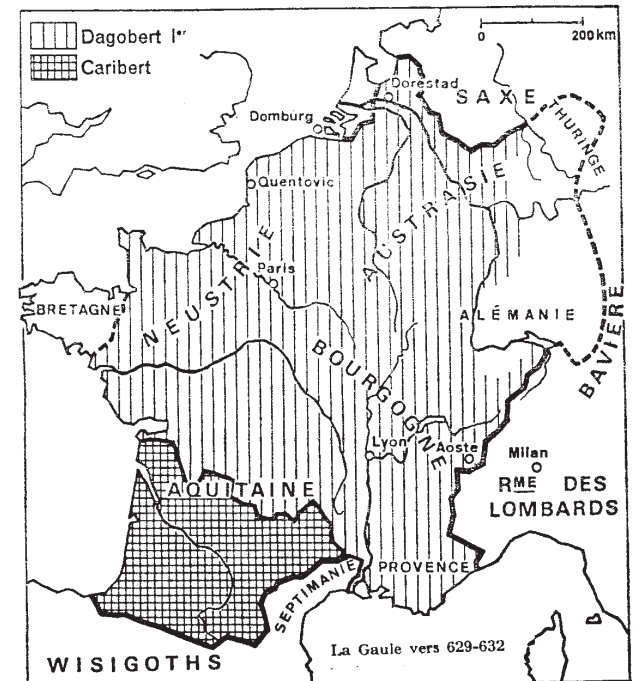
Pour Monsieur Forado, il ne peut s'agir que de la voie romaine en direction de Narbonne, peut-être dans la région de Ramonville.

Nous ignorons tout des mouvements de l'armée de secours et des conditions de

son intervention. Il semble cependant logique d'admettre qu'El-Samah, solidement installé devant la ville, conservait l'initiative stratégique. Placé soudain en position de faiblesse relative, il n'avait guère de solutions. Devant maintenir le siège de la place tout en acceptant la bataille, il eut été suicidaire pour lui de traverser la Garonne, sans doute assez forte à cette période de l'année, pour affronter son adversaire. Il ne pouvait, de toute façon, risquer de se trouver coupé de sa voie de repli : conserver le contrôle de la route de Narbonne, était pour lui, un impératif. Le fait qu'une partie de ses troupes

– et peut-être lui-même – soit parvenue à se dégager et à se replier vers le sud, confirme la justesse de cette interprétation. C'est donc Eudes qui, de toute évidence, a dû faire franchir la Garonne à ses troupes avant d'accepter la bataille.

Dans ces conditions, il faut d'ailleurs admettre la fragilité des autres éléments avancés par l'historien bagnacais. Les découvertes archéologiques qu'il évoque, ne peuvent en fait retenir l'attention. Elles sont, sans doute, moins importantes qu'il l'affirmait et leur interprétation – très difficile au demeurant – ne permet pas de conclure nettement qu'il s'agisse vraiment de « cadavres de Sarrasins ». De même, l'argument fondé sur la toponymie repose sur une base très fragile. L'ensemble de ces données – archéologie et toponymie – mériterait sans doute d'être repris de façon plus approfondie.



La Gaule vers 629-632 (même ouvrage p. 61)

Pourquoi cette bataille de Toulouse – essentielle aux yeux des historiens arabes – **a-t-elle été occultée, dès l'époque carolingienne, par les historiens occidentaux ?**



Eudes contre El-Samah (dessin de Jacques Liozu)

Monsieur Forado y voit un acte de propagande, une véritable fabrication de l'Histoire par les annalistes carolingiens en faveur de la dynastie issue de Charles Martel. Il souligne, en effet, que les relations entre Eudes et Charles étaient exécra- bles. Résolument hostile à ce dernier, Eudes s'était allié à plusieurs reprises à ses adversaires. Mais, malgré sa victoire de 721 et des tractations assez confuses avec de petits souverains musulmans en lutte contre Abd-el-Rhaman, le successeur d'El-Samah, Eudes, menacé dans Bordeaux par le gros des forces musulmanes qui venaient de traverser les Pyrénées, dut se tourner vers Charles Martel.

Une des conséquences – inattendue ! – de la victoire de Charles à Poitiers fut la soumission du Duc d'Aquitaine. Dans ces conditions, on comprend la manœuvre des clercs de l'entourage des souverains carolingiens. 732 devenait la date de nais- sance de la nouvelle dynastie, comme le baptême de Clovis avait marqué celle de la dynastie mérovingienne.

Daniel Bonzom

Bibliographie

WOLFF (Philippe) sous la direction de *Histoire de Toulouse*. Toulouse, Privat, 1974.

DUTHIL (Louis). *La Haute-Garonne et sa région*. Géographie historique Toulouse, Privat, 1928.

FOLZ (Robert). *De l'antiquité au monde médiéval* Paris, PUF, 1990.

TAILLEFER (Michel) sous la direction de *Nouvelle histoire de Toulouse*. Toulouse, Privat, 2002.

COUTET (Alex). *Toulouse, Histoire d'une ville racontée à ses enfants*. Ed. Sirven.

BLAGNAC AU TEMPS DU ROI SOLEIL

« Et pour cet art de connaître les hommes... je vous dirai, mon fils, qu'il se peut apprendre, mais qu'il ne se peut enseigner ».

Louis XIV

Versailles 26 août 1715 : sentant ses forces décliner, le roi Louis XIV, âgé de 77 ans convoque le dauphin alors âgé de 5 ans. Il embrasse l'enfant et lui dit : « Mignon, vous allez être un grand roi... J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitiez pas en cela, non plus que dans les grandes dépenses que j'ai faites... Soulagez vos peuples le plus que vous pourrez ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même ».



1659 : Louis XIV à Toulouse par Jacques Liozu.

Ce jugement lucide résume parfaitement son règne de 72 ans, le plus long de l'histoire de France.

LES BLAGNACAIS

Notre village est alors peuplé de 800 habitants, paysans pour la plupart. A l'exception de quelques rares propriétaires ou métayers, presque tous sont journaliers. Ils louent leurs services et effectuent divers travaux agricoles pour de bien bas salaires. Parfois sujets au chômage et toujours soumis à une extrême précarité, ils doivent pourtant supporter l'impôt royal, la dîme du clergé et les diverses redevances du baron de Blagnac. Leur espérance de vie ne dépasse guère 40 ans.

Le village compte aussi diverses corporations. Celle des pêcheurs est la plus ancienne. Grâce au droit accordé en 1347 par le roi Philippe le Bel « de pouvoir pêcher dans la Garonne partout où ils le jugent à propos, librement et sans en avoir aucune peine », plusieurs dynasties familiales prospèrent. Chez les Rouy, les

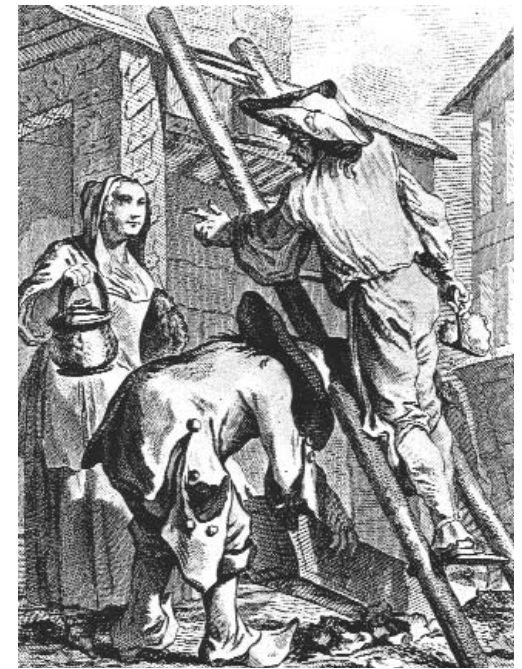
Papeyre, les Tragnié ou les Bosc, on est pêcheur de père en fils. Ils doivent en contre partie à la couronne une redevance annuelle mais aussi, en temps de guerre, un service obligatoire de longue durée sur les vaisseaux du roi alors que les plus jeunes d'entre eux n'ont jamais vu la mer.

Privilège en principe absolu de la noblesse, ce droit de pêche exceptionnellement accordé aux Blagnacais fait l'objet de régulières tentatives de la part des barons pour le récupérer mais ils perdent tous leurs procès.

Les briquetiers blagnacais participent à l'un des projets les plus ambitieux du règne de Louis XIV : le percement du canal des deux mers sous la direction de l'ingénieur Paul Riquet. Après 14 ans de travaux pharaoniques, la jonction entre la mer et l'océan est un fait accompli en 1681. C'est vers 1669 que les briques fabriquées à Blagnac sont transportées vers les chantiers de creusement de la région toulousaine. Elles sont utilisées dans la construction d'écluses et de maisons éclusières.

Plusieurs maçons exercent leur métier au village. En 1656, le grand jardin de l'hôpital Saint Jacques situé sur l'emplacement de l'actuel cimetière Saint-Exupère est affermé à deux d'entre eux pour 5 ans avec obligation à leur charge de réparer et d'entretenir l'édifice sanitaire et les murs entourant le jardin. Il s'agit de Pierre Caignac et de Jean Pederines.

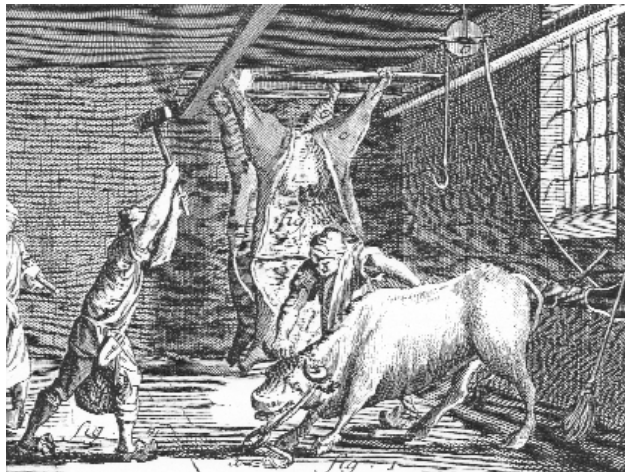
Le château de Blagnac édifié au milieu du XVII^e siècle par Jean d'Aldéguier, trésorier de la généralité de Toulouse est, de loin, le plus important chantier de construction proposé aux maçons blagnacais. Construit en bord de Garonne au milieu d'un très



Maçons

grand parc agrémenté de superbes fontaines, il demeure de nos jours le monument le plus prestigieux et le plus riche d'histoire de notre commune.

A partir de 1662, le boucher Gabriel Doulhac paye 100 livres par an à la communauté de Blagnac en échange du monopole de la fourniture de viande dans le village et de l'autorisation de faire paître dans les prés communaux six bœufs ou six vaches. Abattoir et boucherie sont installés au-delà de la porte de Garonne située en amont du fleuve. En ces temps difficiles, l'alimentation des Blagnacais est surtout végétale. La viande ne représente qu'une faible part de leur consommation. Il faudra attendre la deuxième moitié du XIX^e siècle pour qu'elle remplisse régulièrement leurs assiettes.



Abattoir

Un nommé Pressac est chirurgien-barbier. Les textes d'époque nous apprennent que la compétence de ce « médecin de paroisse » se limite à effectuer des saignées, arracher des dents et poser des sangsues. Les malades fortunés font appel aux chirurgiens toulousains dits « à robe longue » censés avoir fait de longues études mais dont l'efficacité, d'après Molière, n'est guère plus rassurante. Certaines réflexions amusantes extraites de sa pièce « Le malade imaginaire » en témoignent. A propos de l'un d'entre eux : « Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche » ou encore « presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non de leurs maladies ».

Mendiants de passage et pauvres du village sont soignés bénévolement à l'hôpital Saint-Jacques. Cet édifice généreusement offert par les barons de Blagnac se compose d'une maison et d'une grange entourées d'un grand jardin. La belle chapelle Saint-Exupère toute proche achève de donner à ce lieu de souffrance un cadre apaisant.

L'éducation des petits blagnacais est assurée depuis le début du XVII^e siècle par

un régent (instituteur). La régente Arnaude Marseillan assure cette tâche en 1661. Antoine Julia puis, en 1704, un nommé Laplume lui succèdent.

Les paroissiens de l'église Saint-Jacques trouvent réconfort auprès de leur curé et de ses vicaires.

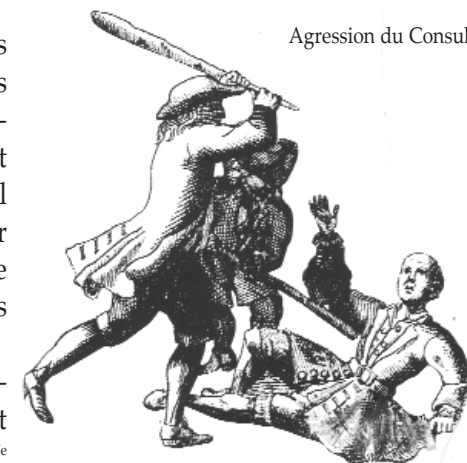
Le carillonneur, inscrit au budget de dépense de la communauté, est aussi chargé de remonter régulièrement le mécanisme de l'horloge de l'édifice religieux. Il touche 6 livres pour l'année 1714.

Propriété de la communauté, le ramier de Blagnac est surveillé par un garde dont les gages s'élèvent à 60 livres par an en 1714. Il est vrai qu'il cumule les fonctions de gendarme, de bûcheron, de jardinier et de berger.

Un premier consul (équivalent de maire) assisté de 3 autres consuls et d'un sergent de ville, administre la communauté et la représente dans de nombreux procès qu'elle fait ou qui lui sont faits (6 en 1667). Sa compétence s'étend à la fixation des prix, des salaires et des produits ainsi qu'à l'application des lois et au pouvoir de police.

Les rapports de force sont fréquents entre lui et les barons. En 1668, à propos d'un différent au sujet du choix d'un greffier, la baronne Marguerite Devoisin fait arrêter et emprisonner le second consul Etienne Delpech. Contrainte de le libérer sous la pression des villageois, elle se venge dès le lendemain en faisant rosser par ses valets le premier consul Pierre Michel.

De telles actions révoltantes, coutumières chez quelques nobles, se reproduiront régulièrement dans tout le pays au XVIII^e siècle. Ce sera l'une des nombreuses causes du soulèvement de colère le plus libérateur de toute notre histoire : la révolution de 1789.

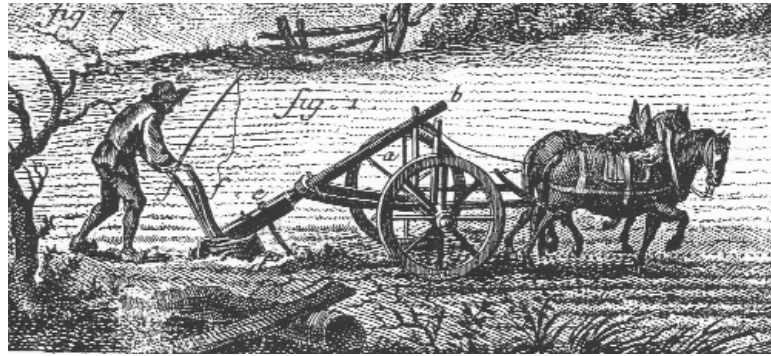


Agression du Consul

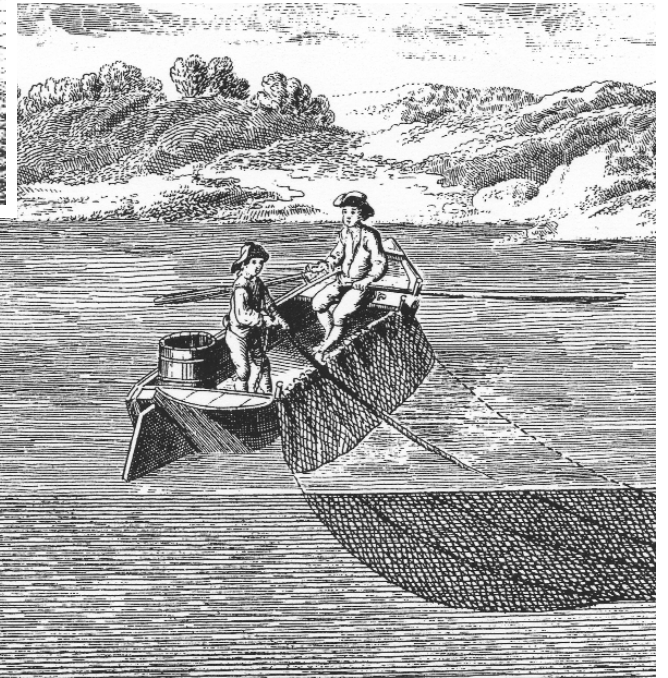
LES MAUX DU TEMPS

La France de Louis XIV est le pays le plus puissant et le plus peuplé d'Europe. Son prestige s'étend bien au-delà de ses frontières. Pourtant, hormis 300.000 nobles

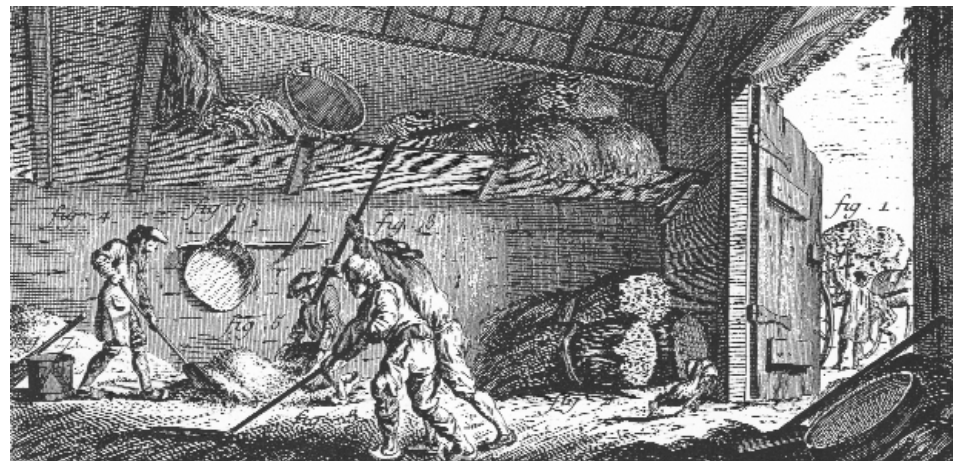
Briques et matériaux divers sur le chantier du Canal du Midi.



Laboureur



Pêcheurs



Paysans

privilegiés, 20 millions d'habitants appelés roturiers connaissent une existence d'une extrême dureté parfois atténuée par la solidarité et la générosité des moins fragiles.

Association formée de membres d'une même paroisse, la confrérie porte secours aux malades et aux miséreux dans la mesure de ses moyens. Blagnac en compte deux : la confrérie de Saint-Jacques et celle de Saint-Exupère. Leur dévouement est probablement bien insuffisant pour apaiser les souffrances de la communauté villageoise en ces temps de malheur.

Les conséquences des caprices du climat sont souvent dramatiques. La perte des récoltes pour cause de grand froid, de grêle ou de sécheresse précède généralement de graves disettes.

Une vague de froid sans précédent s'étend sur le royaume en janvier 1709. Toutes les rivières se couvrent de glace de la Somme à la Garonne. Les témoignages concernant Toulouse et ses environs sont éloquents : « Le ving de messe gèle dans les églises » ou encore : « quantité de pauvres n'ont que la figure d'homme, étant secs comme des squelettes ». Les animaux meurent par centaine.

A Blagnac, le froid tue les arbres fruitiers et compromet gravement la récolte des céréales.

Objet de terreur dans les campagnes, le loup a profondément marqué la mémoire populaire car son apparition dans les villages est liée aux souvenirs de famines. Il n'hésite alors pas à s'attaquer au bétail et même aux enfants.

En décembre 1712, de nombreuses meutes occupent la forêt de Bouconne. Poussée par la faim, l'une d'entre elles s'aventure hors de son territoire et se dirige vers la Garonne. Elle pénètre dans Blagnac et attaque le bétail rassemblé aux ramiers malgré la présence du gardien Bertrand Richat qui ne peut, à lui seul, arrêter le carnage. Les consuls ne lui trouvent pourtant aucune excuse et le révoquent sans état d'âme.

Les inondations de la Garonne sont aussi redoutées. Celle de 1760 arrache de



Loups

nombreux arbres et fait des dégâts considérables sur les terres cultivées.

En 1712, un nouveau débordement du fleuve emporte le moulin à nef du baron et submerge le chemin conduisant du village aux ramiers communaux. Le consul Achille Laporte qui surveille de trop près l'évolution de la catastrophe est victime de son devoir. Il disparaît dans les flots.

La lecture des registres de décès sont riches d'enseignements concernant noyades, mendicité et accidents. Ils mentionnent de nombreux noyés trouvés à Blagnac, dans la Garonne, bien loin pour la plupart du lieu de leur noyade. Deux exceptions toutefois :

« 5 août 1693 : Bertrand Couture, fils de Gaspard, tisserand de lin à Auterive, bon chrétien et catholique, nageant au ramier de Garonne, se noya le 3 août ».

« 31 mai 1675 : Gailhard Delpou, 38 ans, tombant de la roque de sa maison dans la Garonne, s'y noya le 19 mai et fut retrouvé à Fenouillet ».

Les registres municipaux mentionnent aussi les noms des mendiants de passage, décédés à l'hôpital des pauvres de Blagnac :

« 1680 : Arnaude... dite la Poulastine... s'étant retirée à Blagnac mendiant son pain 30 ou 35 ans ».

« 1693 : un pauvre mendiant se disant de Léguevin, 8 ans, enseveli le 13 novembre ».

« 1694 : un pauvre passant ne sachant ni son nom, ni son lieu de naissance, a été enseveli le 20 mars 1694 ».

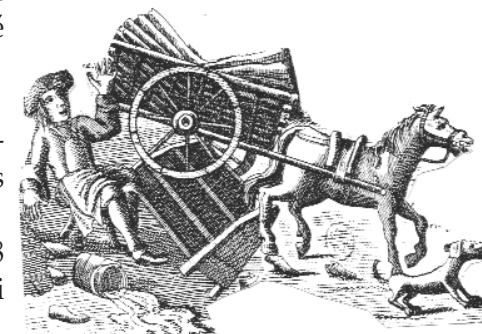
Et tant d'autres...

L'insécurité routière est déjà une réalité à Blagnac au XVII^e siècle. Les registres en témoignent :

« 11 juillet 1672 : Arnaud Michel, 38 ans, ayant été tué par sa charrette vide lui



Mendiant



passant par dessus la tête ».

« 8 juin 1674 : Jean Laffont, 25 ans, natif de Boissede diocèse d'Auch... fut trouvé blessé à mort sur le chemin de Saint-Michel... duquel coup il décéda après avoir confessé ».

Accident ou agression ? Le mystère reste entier.

La peste est le plus redouté de tous les fléaux. L'épidémie de 1652 tue 104 blagnacais parmi lesquels Jean Saubolles, curé du village âgé de 38 ans. La terreur qu'elle provoque s'explique par l'ignorance des causes de son apparition, par la rapidité dévastatrice de sa contagion et par le triste spectacle des souffrances précédant la mort des pestiférés.

Souvent considérée comme une punition divine par les paysans, cette terrible maladie disparaît après avoir décimé nos anciens pendant de nombreux siècles.

L'épidémie de 1652 sera en effet la dernière dans l'histoire de Blagnac.

Au XVII^e siècle, la peur obsédante des épidémies, des guerres, des famines et autres calamités crée un terreau idéal pour la superstition. Ces maux sont parfois considérés comme une intervention du démon sur terre. Conséquences : une véritable crainte des sorciers s'empare de certains esprits et de nombreux procès s'ensuivent.

Afin de prouver l'existence d'un pacte entre un suspect et le diable, les magistrats cherchent à découvrir les marques laissées par le Malin (le diable) sur le corps de l'accusé. Ce dernier, complètement dénudé, subit les coups d'aiguille d'un piqueur qui tente de repérer une zone insensible, preuve soit disant irréfutable de la signature de satan.

Probablement victime d'une dénonciation calomnieuse, Pierre Pech, curé de Blagnac depuis 1693, subit ce long supplice devant les parlementaires toulousains. Ses hurlements poussés à chaque pénétration d'aiguille dans sa chair décident ses accusateurs à l'absoudre et à le renvoyer dans sa cure de Blagnac. Il s'y éteint en 1713, âgé de 58 ans.

Malgré l'ordonnance royale de 1682 décriminalisant l'accusation de sorcellerie, la croyance dans les jeteurs de sort ne disparaît pas pour autant et des procès semblables à celui de Pierre Pech seront encore faits à de nombreux sujets du roi pendant des décennies.

Hantise des paysans, le séjour de troupes en arme, amies ou ennemies, entraîne régulièrement des conséquences désastreuses pour les paysans, aussi bien en temps

de paix qu'en temps de guerre.

En 1654, des gens de guerre sont logés à la métairie de Chibalou à Blagnac. Ils occasionnent de tels dégâts qu'une assemblée de la communauté se réunit pour entendre les doléances d'Antoine Amiel, métayer de la propriété.

Les événements qu'il décrit sont comparés à une invasion barbare par Lavigne, historien du village.

Louis XIV séjourne à Toulouse en 1659 et en avril 1660. Son escorte militaire est si importante que les troupes qui la composent sont dispersées dans la ville et ses environs afin de répartir le fardeau de leur hébergement sur le plus grand nombre de communautés possibles. Elles sont formées de soldats professionnels de diverses nationalités qui louent leurs services au roi.

D'un courage exemplaire en temps de guerre, ils deviennent par contre difficilement contrôlables hors des champs de bataille.

En région toulousaine comme ailleurs, ils se conduisent fort mal, molestent les gens, pillent et exercent de nombreuses dégradations.

Les Blagnacais ne sont pas épargnés. En avril 1660, environ 80 cavaliers et fantassins de l'escorte du roi commandés par le Duc d'Anjou séjournent au village. Ils s'y livrent à de tels actes et occasionnent de tels dégâts qu'une plainte est adressée par les consuls au syndic des Etats du Languedoc. En réponse, une indemnité de 150 livres est accordée à la communauté. Aucun témoignage écrit ne nous révèle les formes prises par ces débordements de violence. Par contre, les registres des décès conservent le souvenir de soldats du roi :

« 26 octobre 1659 : Georges Zietzig, polonais de nation, soldat au régiment des gardes... »

« 27 novembre 1659 : Bernard Koerg, irlandais de nation, soldat au régiment des

Blagnac 1660 : paysans et soldats



gardes... »

Deux jeunes européens venus de bien loin finir leurs jours à Blagnac, en bord de Garonne.

Les villageois retrouvent le goût de l'amusement lors des fêtes de village mais aussi à l'occasion d'évènements heureux pour le royaume.

Le 1^{er} août 1660, danses et rondes autour d'un feu de joie célèbrent le mariage du roi avec l'infante d'Espagne. Le 16 juin 1662, les mêmes réjouissances saluent avec



Blagnac 1662 : feu de joie

éclat la naissance du dauphin.

Au XVII^e siècle comme en d'autres temps, la dureté de l'existence ne fait pas perdre aux Blagnacais leur bonne humeur habituelle.

Epilogue

Versailles 1^{er} septembre 1715 :

Après une pénible agonie supportée avec stoïcisme, Louis XIV s'éteint avec dignité contredisant ainsi la célèbre maxime de son contemporain La Rochefoucaud :

« Le soleil et la mort ne se peuvent regarder en face ».

Jacques SICART

SOURCES

TRASSARD (François) : La vie des français au temps du roi Soleil. Editions Larrousse 2002.

LAVIGNE (Bertrand) : Histoire de Blagnac. Editions Lafflité 1978.

TAILLEFER (Michel) : Vivre à Toulouse sous l'ancien régime. Librairie Perrin 2000.

ECHÉ (Guy) : Blagnac, ville et village.

Archives municipales de Blagnac.

Blagnac, questions d'histoire n° 1, 2, 3, 4, 5, 9.



Le chirurgien

PHOTO NOSTALGIE

Les « appareils de communion »

A chaque printemps revient le temps des premières communions, tradition vivace qui rythme la vie de nos communautés. Au-delà d'un événement religieux, c'est aussi un instant festif privilégié, les familles se retrouvent, les parrains, marraines, oncles et tantes apportent des cadeaux. Il fut un temps – on ne parlait pas encore de société de consommation –, où ces cadeaux étaient, toutes proportions gardées, des objets de luxe car relativement coûteux. On trouvait donc, sans ordre de préférence,

le stylo (à plume or, bien entendu), la montre ou encore l'appareil photo (la bicyclette était plutôt offerte pour le Certificat d'Etudes).

Au hasard des brocantes, des videgreniers, on retrouve de ces appareils dont les caractéristiques les ont fait appeler par les collectionneurs « appareils de communion ». Il ne faut y voir là aucune connotation péjorative, et bien des photographes ou vidéastes actuels aux cheveux blanchis ont commencé leur carrière grâce à eux.

A la déclaration de la Seconde Guerre Mondiale et avec l'occupation, l'industrie photographique française se trouva dans une situation plus que délicate. La plupart des usines se situaient en zone occupée, à l'exception notable de Lumière à Lyon (pour les pellicules), et fermèrent leurs portes. Par ailleurs, les matières premières manquaient cruellement. Une fois les stocks des revendeurs épuisés, on ne

voyait plus que des vitrines vides. Un témoin rapporte : « ... c'était l'hiver 1942 à Lyon. Presque chaque jour, j'allais à 13 h 30 faire la queue devant le plus grand magasin de la ville... A 14 heures, les portes s'ouvraient, et les 25 premiers pouvaient acheter une pellicule, à condition qu'il y ait ce jour-là le format qu'ils réclamaient. Ceci fait, un vendeur allait à la porte accrocher un carton portant les mots : « PAS DE FILMS » (B. Vial. Histoire des appareils français 1940-1960).

Quelques constructeurs essayèrent de poursuivre leurs fabrications d'avant le conflit. Le cuir manquant, les soufflets furent faits de toile qui se perçait au bout de quelques manipulations. Les gainages de cuir à effet décoratif furent remplacés par un traitement des surfaces moulées imitatif, peint en noir. La peinture ne tenait pas. On en vint à utiliser le carton pour les boîtiers. Pourtant, les équipes d'ingénieurs et de techniciens restèrent parfois en place et préparèrent les plans des appareils et des outillages qui ont fait les appareils de l'après-guerre.

Cette après-guerre bénéficia d'une chance inattendue, l'industrie photographique allemande, concurrent redoutable, se trouva réduite à néant. Les usines étaient détruites, le pays coupé en deux. Un marché fabuleux s'ouvrait. Partout en France surgirent des marques. Certaines fabriquaient avant guerre, d'autres étaient nouvelles. Mais ce n'est qu'à l'automne 1947 que, brusquement, la pénurie de matières premières disparut. Les constructeurs français purent sérieusement prétendre concurrencer les Allemands dans deux domaines : les prestigieux reflex à deux objectifs de format 6 x 6 cm du type Rolleiflex et les appareils de petit format qui utilisent le film ciné de 35 mm de large, comme le Leica. Ils s'attaquèrent aussi au quasi monopole de Kodak sur les appareils simples d'emploi. Ce sont ces derniers qui donneront les plus intéressants « appareils de communion ».

MIOM-PHOTAX

En 1937, la MIOM (Manufacture d'Isolants et d'Objets Moulés) avait créé un département photo et construit des appareils simples en une matière moulée noire très résistante baptisée Cégéite, qui est une variété de bakélite. La fabrication cessa durant la guerre, mais cette série ne fut pas reprise à la Libération. Après 1945, la gamme fut entièrement redessinée sur la base d'un éphémère modèle créé en 1938 et commercialisée sous le nom de PHOTAX.



Magnifique coffret-cadeau habillé de simili-cuir et de velours, comprenant un Ultra-Fex 6 x 9, le flash assorti, une provision d'ampoules magnésiques et la notice d'emploi. Le rêve de tout communiant...

Les PHOTAX blindés

Ces sont des appareils de format 6 x 9 cm qui utilisent la pellicule « 620 » ou « à petits trous », par opposition à la pellicule « 120 ». Le film, large de 6 cm, est accroché à une bande de papier protecteur et le tout est enroulé sur une bobine métallique. Sur le papier protecteur sont portés le numéro des vues, que l'on lit à travers une petite lucarne dans le dos du boîtier. L'amorce du film vierge est fixée sur la bobine réceptrice, et une fois le film exposé (huit vues), c'est la bobine réceptrice qui est sortie et développée. Pour des raisons d'économies, les fabricants de films ont supprimé le film 620 (le 120 est toujours fabriqué), ce qui fait que beaucoup d'appareils populaires se retrouvent aujourd'hui inutilisables.

L'avantage du format 6 x 9 cm était qu'il pouvait être tiré en positif par contact, l'image restant lisible à cette taille. De nombreux amateurs développaient eux-mêmes le film dans leur salle de bain ou dans leur cuisine, et le tirage se faisait dans un petit châssis. On le glaçait ensuite et on découpait ses bords avec une déchiqueteuse, sorte de cisaille à bords ondulés.

Mais pour couvrir un tel format, il était nécessaire de munir l'appareil d'un objectif dont la distance focale était de l'ordre de 85 à 100 mm, d'où un problème d'en-



combrement. L'idée fut de remplacer le traditionnel et onéreux soufflet par un cylindre moulé comportant à sa surface une rampe hélicoïdale. Une fois le cylindre « vissé », l'appareil ne faisait plus que 7 cm d'épaisseur au lieu de 10 en position prise de vue. Un capot amovible protégeait la partie frontale munie de l'objectif et de l'obturateur, d'où l'appellation de « blindé ».

L'objectif était de type « ménisque », c'est-à-dire une simple lentille placée en avant de l'obturateur et du diaphragme. Sur les trois modèles de PHOTAX blindé, cet objectif était fabriqué par un opticien renommé, Boyer à Paris, ce qui explique la qualité des images obtenues pour un tel appareil.

L'obturateur, très rustique, permettait la pose et deux vitesses instantanées, soit le 25^e et le 100^e de seconde. Un basculeur donnait accès à deux diaphragmes, le petit trou utilisé par grand soleil, et le gros trou utilisé par soleil voilé. Sur le troisième modèle, paru vers 1950, une prise de synchronisation permettait l'emploi d'un flash. L'appareil pouvait aussi se mettre sur un pied pour opérer en pose. Sur tous ces modèles, on pouvait fixer un déclencheur souple pour éviter les vibrations. Il existait même, suprême raffinement, des retardateurs vendus en accessoire. L'appareil sur pied, une fois la visée faite, on remontait le petit mécanisme d'horlogerie, qui laissait le temps à l'opérateur de se glisser dans le groupe, ou dans le paysage s'il était seul, avant déclenchement.

Retenons au passage que le film couleur existait depuis longtemps mais, pour des raisons de coût (à l'époque, un tirage « papier » valait quatre fois plus cher qu'une diapositive), les amateurs utilisèrent longtemps des films inversibles donnant des diapositives, essentiellement avec des appareils 24 x 36 mm plus élaborés, qui sortent du cadre de cet article. Egalement, la mise au point de la distance n'était pas possible, et sur ce type d'appareil, l'image était nette de 2,75 mètre à l'infini. Néanmoins, il était possible de se rapprocher à 1 m grâce à une lentille additionnelle appelée « bonnette à portrait ». Mais là, la mise au point devenait « pifométrique », d'autant qu'à courte distance les axes visée/prise de vue était assez éloignés, et il fallait compenser pour ne pas couper le haut du crâne (ou l'oreille, ou le nez, ou le menton...) du modèle.

Cette série des PHOTAX souffrait d'un grave défaut : l'opérateur distrait pouvait oublier de « dévisser » le bloc porte-optique, et rien ne s'opposait à la prise de vue car le déclencheur était lié à ce bloc. Le résultat était 8 ronds flous. Aussi, la MIOM redessina entièrement le boîtier, qui reçut le nom de PHOTAX V.

Le PHOTAX V

Il fut entièrement relooké, avec un design futuriste. Le déclencheur était cette fois sur le boîtier, et l'on ne pouvait déclencher que si le bloc porte-optique était dévissé. Au passage, la MIOM changea de fournisseur d'objectif et fit appel à la non moins prestigieuse maison Angénieux. Les autres caractéristiques demeurent inchangées sauf que, concession à la mode du 6 x 6 cm initiée par les prestigieux appareils Semflex, le PHOTAX V était bi-format, et donnait au choix 8 vues 6 x 9 ou 12 vues 6 x 6 sur la pellicule 620. Pour ce faire, il fallait lors du chargement de l'appareil, mettre ou ôter un cache en plastique qui réduisait la fenêtre de prises de vues. Des repères dans le viseur indiquaient les deux formats, et le dos était percé de deux lucarnes pour lire les numéros de vues sur la bobine. On ne pouvait donc pas changer de format en milieu de pellicule. Cet appareil eut peu de succès et il est relativement difficile à trouver.

Le PHOTAX VI 6 x 6

Pour jouer à fond avec la mode du 6 x 6, la MIOM proposa un modèle dans ce format, équipé du même objectif Angénieux. Mais pour une raison incompréhensible, elle récidiva dans son erreur et fixa à nouveau le déclencheur sur le bloc porte-optique, avec les inconvénients expliqués plus haut. De plus, apparaissait sur le marché le système INSTAMATIC de Kodak, avec sa cassette qui rendait le chargement instantané (on estime à soixante-dix millions le nombre

d'Instamatics vendus dans le monde). La vente du PHOTAX VI fut laborieuse et sa fabrication très tôt stoppée. PHOTAX avait vécu.

Publicité "Le Photographe" 1954.

PHOTAX

LE MEILLEUR DES BONS APPAREILS

6x9



VOICI POURQUOI PHOTAX

est une réussite de la Technique Française

Modèle III-V: 2.156 fr. T.T.C. (remise habituelle).
Objectif BOYER.
Obturbateur à déclenchement très souple, flexible, 3 vitesses, 2 diaphragmes.
Modèle IV-F à SYNCHRO-FLASH: 2.930 fr. T.T.C. (remise habituelle).
Objectif REXAR-BOYER.
Obturbateur synchronisé, prise de flash, 3 vitesses, 2 diaphragmes. Couronne chromée d'entraînement des vitesses. Déclenchement très souple, flexible.

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES AUX DEUX MODÈLES

Mise au point par vis hélicoïdale, blocage assurant une perpendicularité et un tirage rigoureux.
Viseur type lunette de Galilée à grande luminosité donnant une image conforme à celle de l'objectif.
Couvercle à charnière.
Interchangeabilité de toutes les pièces.
Voyant pour émulsion panchromatique.
CONTROLE ET VERIFICATION A TOUS LES STADES DE LA FABRICATION

ACCESSOIRES PHOTAX AUXILIAIRES DU SUCCÈS

BONNETTE
DRAGONNE
VERRE JAUNE
SAC CUIR AVEC ABATTANT
PARA-SOLEIL
DECLENCHEUR SOUPLE

PRODUCTION DE LA MANUFACTURE D'ISOLANTS ET D'OBJETS MOULÉS DE LA C^{IE} G^{IE} D'ÉLECTRICITÉ

En dépit de cette triste fin, la gamme PHOTAX fut un succès populaire. On estime avant même la cessation d'activités, qu'un million d'appareils ont été vendus. D'après les catalogues de l'époque, en tenant compte de l'évolution de la monnaie, on obtient les prix que vaudraient actuellement en magasin ces appareils :

- PHOTAX blindé 51 euros
- PHOTAX V biformat 59 euros
- PHOTAX VI 6 x 6 62 euros

Incluant le sac tout-prêt en cuir, indispensable pour la protection de l'appareil. C'est exactement le prix d'attaque des appareils actuels pour le même genre de clientèle. Evidemment, la technologie a évolué dans le sens d'une miniaturisation mais nos PHOTAX et autres n'ont pas à rougir sur le plan de la qualité d'image.

FEX

L'entreprise FEX (France Export) fut créée à Lyon en 1941 par Lucien Bouchetal de la Roche, et commercialisait des produits d'entretien, jusqu'à l'arrivée de Fritz Kaftanski. Ce dernier, né en Allemagne, de confession israélite, avait inventé des appareils photo, émigrant de pays en pays au fur et à mesure de la montée de l'antisémitisme. Forte de ses connaissances, Fex se lança dans la fabrication de ces produits. Après un essai non transformé, un appareil en bois et papier peint (!), dont il resterait une dizaine d'exemplaires, elle s'investit dans la fabrication d'appareils en bakélite moulée. Dès 1945, sortit



le SUPER-FEX d'un format de 4 x 6,5 cm sur la pellicule 127, qui au format près est semblable à la pellicule 620 déjà décrite. Fabriqué pendant près de 10 ans, il n'avait que deux vitesses, pose et instantané, et une seule ouverture. Mais son format réduit était incompatible avec le tirage direct. Il céda donc la place à une série de 6 x 9 de conception semblable. La gamme comprenait :

- L'ULTRA-FEX, le plus courant, fabriqué pendant 20 ans, et dont on estime la production à 7 millions d'exemplaires ;
- L'UNI-FEX, le SPORT-FEX et le DELTA, modèles très simplifiés ; il y eut aussi des appareils très semblables distribués sous d'autres nom, mais plus difficiles à trouver.

Entre temps, un désaccord avec Kaftanski vit la société changer de nom pour devenir INDO (Industrielle d'Optique), tout en gardant la marque FEX . La marque FEX évolua vers des modèles plus « exotiques » qui ont été souvent des semi-échecs commerciaux. Les derniers modèles furent repris sous la marque INDO ainsi que nous le verrons plus loin. L'appareil majeur pour ce qui nous concerne est donc l'ULTRA-FEX.

ULTRA-FEX

Au look très aérodynamique du PHOTAX, l' ULTRA-FEX opposait un design plus carré, caractérisé par des cannelures verticales du plus bel effet. La bakélite noire a très bien résisté aux outrages du temps. Par contre, les parties en acier bleui ou cadmié se sont légèrement oxydées. Il existait de nombreuses variantes. Le schéma général reprit celui du PHOTAX, toutefois, le tube porte-objectif était rectangulaire, en plastique ou métal chromé, et coulissait lorsqu'on le tirait. Le porte-objectif était lui aussi rectangulaire. Il comprenait un objectif ménisque Fexar, fabriqué par Tourret-Narat, un obturateur donnant la pose, le 25° et le 100° de seconde. Le diaphragme était à deux trous. Comme chez son concurrent, le déclencheur était, soit

sur le boîtier, soit sur le porte-objectif. Mais Fex, sauf dans les modèles bas de gamme avait pensé à mettre un verrou qui évitait de photographier tube rentré.

Là encore, une version bi-format (6 x 6 et 6 x 9 cm par caches dans le plan du film) vit le jour, appelée ELITE-FEX. Si elle perdait curieusement la pose (toujours trois vitesses : 25°, 50° et 100° de seconde), elle offrait une particularité intéressante à savoir un posemètre rudimentaire intégré. Ce n'était pas encore une cellule photo-électrique, mais un système connu depuis longtemps, à savoir un coin de verre coloré dont l'opacité croit avec l'épaisseur. Lorsqu'on regarde le sujet à photographier, la lumière traversant le coin est absorbée en totalité en un endroit variable selon l'intensité de cette lumière ; on connaît ainsi cette intensité que l'on peut traduire sommairement en termes de diaphragme et de vitesse. Des transparents jaunes dans le viseur limitaient le format 6 x 6. Le capot était peint couleur aluminium, pour imiter des appareils plus prestigieux. Il existait plusieurs versions avec des objectifs beaucoup plus élaborés, ouvrant à f : 5,6 et même 4,5.

L'ULTRA-REFLEX 6 x 6

Surfant sur la vague du 6 x 6, imitant en cela PHOTAX, FEX se lança dans la fabrication d'un 6 x 6, mais alla beaucoup plus loin en lui donnant la forme des fameux reflex bi-objectifs SEMFLEX ou des ROLLEIFLEX allemands qui refaisaient surface. Mais ce ne furent que des « pseudo » reflex, en ce sens que, contrairement aux vrais dont la visée se faisait sur un verre dépoli à travers une optique de qualité liée mécaniquement à l'objectif de prise de vue à trois ou quatre lentilles, l'ULTRA-REFLEX avait gardé le porte-objectif des ULTRA-FEX à la prise de vue, avec son simple ménisque, sans possibilité de mettre au point la distance, tandis que la visée se faisait par une simple lentille qui, par un miroir, renvoyait l'image sur une grande lentille horizontale non dépolie. Comme pour l'ELITE-FEX, elle présenta un ULTRA-REFLEX avec l'objectif f : 4,5. Le marché en fut très confidentiel.

FEX, confronté à la concurrence des Kodak, s'attaque alors au format 4 x 4 cm sur film 127 avec la série des RUBI, puis des PARI. Les 4 x 4 de FEX furent déclinés en plusieurs versions plus ou moins sophistiquées, mais le combat était inégal du fait de la simplicité d'emploi de la cassette Instamatic de Kodak.

Devant la prééminence du film 24 x36 tiré du film 35 mm double perforation, qui tendait à devenir le standard des appareils amateurs de bon niveau, FEX, dans une dernière tentative, sortit un appareil beaucoup plus complet, le WEBER, décliné



dans une gamme dont le premier prix était en « francs » actuels de 186 euros ! Nous le citons pour mémoire car il explique comment FEX s'est sabordé en essayant de s'en tirer par le haut, puis par le bas. Le dernier avatar est le PACK-MATIC 4 x 4. C'était un jetable avant la lettre, car il était vendu chargé d'une pellicule de 12 poses. La partie optique était indigente. Il suffisait d'appuyer sur le déclencheur, d'inscrire son nom au dos de l'appareil et de le remettre à son négociant favori qui le cassait pour développer le film. Le problème était que le PACK-MATIC coûtait à l'époque 10 francs, alors que

la bobine correspondante n'en coûtait que 2 !

Il fut boudé par les photographes, et le stock fut donné à la Compagnie Générale Transatlantique qui, à titre gracieux, le plaçait dans les cabines à côté d'une savonnette et d'un flacon de parfum. Tout ça pour de riches amateurs de croisières qui s'étaient souvent embarqués avec un bel appareil de prestige... Les quelques rares PACK-MATIC qui ont survécu font aujourd'hui la joie des collectionneurs.

En ce qui concerne les prix, toujours ramenés à des valeurs de l'année 2002 :

- ULTRA-FEX classique	46 euros
- ELITE-FEX 1er modèle	61 euros
- ELITE-FEX avec optique f/4,5	113 euros
- ULTRA-REFLEX 6 x 6	60 euros

KODAK

Avant la guerre, Kodak était en France, comme d'ailleurs dans tous les autres pays, Allemagne exceptée, le premier fournisseur d'appareils simples de très grande diffusion. Mais tous les appareils que vendait Kodak étaient importés des USA, d'Angleterre ou du Canada. La paix revenue, mais les importations toujours bloquées, Kodak resta quelques années complètement absent du marché français. Cette

situation irritait les Américains et, délocalisation avant l'heure, KODAK entreprit de fabriquer chez nous ses propres appareils.

Ce furent d'abord des foldings (appareils à soufflet) dont la technologie vieillotte ne résista pas aux attentes du moment. Il y eut ensuite des appareils 24 x 36 mm de qualité, produits sous les noms de RETINETTE et PONY, mais dont le prix et la complexité d'usage les exclurent de notre propos. Par contre, il y eut une déferlante d'appareils de « communion ».

BROWNIE-FLASH-CAMERA

Le plus connu est le BROWNIE-FLASH-CAMERA, au format 6 x 6 cm. C'était un appareil cubique en bakélique, à belle allure, surtout lorsqu'il était flanqué du flash magnésique spécifique qui le faisait ressembler à un appareil de grand reporter. En fait, il était très rustique, avec pose et une seule vitesse instantanée, et un viseur tout petit qui se consultait par dessus. Il utilisait le film 620. Il connut néanmoins une vogue exceptionnelle. Le fin du fin était d'offrir un carton jaune, logo rouge, avec l'appareil, son flash, 5 ampoules flash, 2 films et la notice.

La famille des STARLET

Utilisant le film 127 de format 4 x 4 cm, cette famille comprenait le BROWNIE STARLET CAMERA, une seule vitesse et deux ouvertures, et deux broches permettant de fixer un flash additionnel. On trouvait aussi le BROWNIE STARLUXE CAMERA et le BROWNIE STARLUXE II CAMERA, ainsi que le STARFLASH, tous munis d'un flash magnésique incorporé. La grande nouveauté était que le film 127 était désormais livré en Kodacolor (négatif couleur pour lumière du jour et lampes-éclairs), et en Ektachrome, pour 12 diapositives couleurs, montées dans un cache 5 x 5 cm, comme les diapositives 24 x 36 mm. Kodak livrait aussi une gamme de projecteurs assortis.

Au niveau des prix ramenés à aujourd'hui, on a :

- BROWNIE-FLASH-CAMERA	66 euros,
avec l'indispensable flash qui fait « pro »	
- BROWNIE-STARLET CAMERA	38,55 euros
- STARFLASH	70 euros
- BROWNIE STARLUXE CAMERA	93 euros

Il est impossible de chiffrer les ventes, mais le marché français fut envahi. Ce n'é-

tait qu'un début avant la déferlante Instamatic, puis la déferlante japonaise. Une marque résista plus qu'honorablement, INDO.



INDO

INDO (Industrielle d'Optique) est, comme on l'a vu, la continuation des activités de FEX. Sa stratégie fut de rester sur le créneau des appareils bon marché, tout en épousant les évolutions techniques, notamment le remplacement de la bakélite par le plastique, moins coûteux. C'est ainsi qu'elle produisit des 4 x 4 cm sur film 127, comme l'IMPERA, l'APTIKA avec son flash magnésique rapporté, le SAFARI, le COMODOR, puis des appareils utilisant le chargeur Instamatic 126 de format 4 x 4 cm, comme le VIVA, l'UNIKA, le compact 126 RX, tous compatibles avec les Flash-cubes et les Magi-cubes, groupe de 4 ampoules flash dans un boîtier dont la mise à feu ne nécessitait pas de pile. Le dernier appareil français est certainement le FURA 110 AX Electro, utilisant la cartouche Kodak Instamatic 110 qui, elle fut un échec, car l'image était vraiment ridicule (13 x 17 mm !) Le Furax utilisait le Magi-cube, mais il existait une version avec un petit flash électronique rapporté.

En 1978, INDO soustraita la fabrication de modèles 24 x 36 mm, l'un à Hong-Kong, l'autre à Taïwan. Lorsque l'usine de Lyon ferma ses portes en 1981, le bilan de la marque était loin d'être négatif, puisque rien que pour l'année 1978, 600 000 boîtiers furent fabriqués, dont 150 000 pour l'exportation dans 80 pays.

Mais c'était le chant du cygne de l'industrie photo française. Déjà Paul Royet, le concepteur du SEMFLEX, de retour du Japon où il avait visité une usine d'appareils photo, racontait qu'il avait vu les ouvriers japonais en grève, c'est-à-dire travaillant avec un bandeau où leurs revendications étaient inscrites. Il eut devant ses cadres cette réflexion désabusée : « Ils vendent leurs appareils au prix où nous vendons les sacs des nôtres... »

Ceci n'explique certainement pas tout. L'industrie allemande qui avait entre temps relevé la tête, sous-traite ses marques les plus prestigieuses dans les pays asiatiques. Il n'est pas dans notre propos de rechercher des raisons mais de rappeler que la France, berceau de la photographie, eut à cœur de faire en sorte que les plus modestes d'entre les modestes puissent accéder à cet art magnifique que fut et que reste la photographie.

A noter pour être complet que le fabricant allemand Agfa fit une opération similaire à celle de Kodak en assemblant quelques appareils à Strasbourg. Ce sont des appareils assez médiocres qui furent très peu diffusés dans le midi de la France.

Si cet article nous a donné la nostalgie et si vous voulez retrouver l'appareil de vos douze ans, ou encore si vous voulez vendre un appareil qui vous encombre, sachez que ces appareils se négocient aux alentours de 15 euros. En ce qui concerne les points de vente, il faut visiter les trocantes, les brocantes, les vide-greniers et les ventes aux enchères sur internet. La quête est rarement vaine, car les pros ou les amateurs acharnés négligent un peu ces appareils au profit de la pièce hyper rare. Vérifiez que des éléments ne sont pas cassés, que l'obturateur fonctionne (si vous êtes un puriste), et méfiez-vous des coups de cœur qui vous feraient payer un prix exorbitant. Comme ils sont souvent vendus avec leur sac tout-prêt, vérifiez l'intérieur du sac. Les jeunes gens y mettaient souvent leur nom et leur adresse : vous pouvez avoir des surprises ! Et maintenant, bonne chasse !

Lucien Gratté

Nous remercions toutes les familles blagnacaises qui nous ont prêté les photos de communiants.

NORMANDIE-NIEMEN

Une province française, un fleuve russe ! Ce rapprochement insolite évoque-t-il encore de nos jours un régiment de l'Armée Française, combattant aux côtés de l'Armée Soviétique, lors de la dernière guerre mondiale ?



Une rue de Blagnac

Dans les premiers jours du mois de juillet dernier afin de répondre correctement à une demande de renseignement, nous avons consulté un plan de Blagnac et avons découvert l'existence dans la zone de l'aéroport d'une « Avenue de l'Escadrille Normandie-Niemen ».

Peu de temps après, une brève information radio signalait la prochaine tenue à Moscou d'une grande exposition sur le thème de la « France Libre ». Ces mots évoquent aussitôt des souvenirs... les années noires 1940-1945. le Général de Gaulle à Londres... l'armée française se reconstituant pour continuer la lutte hors de nos frontières contre l'Allemagne, forces maritimes, forces terrestres avec la 2^e DB mais aussi forces aériennes, aviateurs engagés dans la Royal Air Force et dans l'Armée de l'Air Soviétique. La coïncidence de ces deux moments du quotidien m'a remis en mémoire des événements vécus il y a près de soixante ans mais toujours aussi présents à mon esprit.

En Poméranie

L'année 1945 venait de commencer, j'étais loin, très loin d'ici, en Prusse orientale dans une annexe du camp de Stuttof près de la mer Baltique où j'avais échoué avec d'autres compagnons de misère. Sous l'œil vigilant de nos gardiens chaudement vêtus, nous étions occupés depuis déjà plusieurs jours à creuser des tranchées anti-chars destinées à freiner sinon arrêter l'avance inexorable de l'armée soviétique. Il fallait tout d'abord casser l'épaisse croûte gelée avec des outils très rudimentaires. Ensuite, la tâche devenait un peu moins pénible. Nos tenues légères ne nous protégeaient guère du froid intense. L'effort nous réchauffait un peu, épuisant aussi nos dernières forces.

Après une série de bombardements nocturnes, un violent combat aérien s'est déclenché au-dessus de nos têtes. Des Messerschmitt à croix noires affrontaient des Yakouties ornés d'une étoile rouge. Le mitraillage intensif atteignait le sol, tout

autour de nous. Aucun abri possible si ce n'est les fossés déjà creusés dans lesquels nos gardiens s'empressèrent de descendre nous entraînant avec eux pour leur servir de boucliers humains.

D'autres combats eurent lieu les jours suivants. Malgré la peur, un petite lueur d'espoir brillait timidement. La forteresse allemande était-elle vraiment ébranlée ? Était-ce un signe avant-coureur de la fin du cauchemar ? Ce que j'ignorais alors c'était la présence d'aviateurs français aux commandes des avions soviétiques décorés pourtant de la cocarde tricolore que je n'avais pu apercevoir. Je n'appris tout cela que bien plus tard, après mon retour en France.

L'armée soviétique continuait à progresser. L'ennemi en retraite nous entraîna avec lui. Ce furent, pour les déportés, les tragiques « marches de la mort ». L'armée britannique délivra les survivants dans la région de Hambourg.

Après notre rapatriement, les services historiques de l'Armée et ceux du Ministère de l'Intérieur ont sollicité notre témoignage.

Au cours de ces entretiens, j'ai découvert l'importance des Forces Armées Françaises Libres (F.F.L.) l'existence du Régiment « Normandie-Niemen » et la présence d'aviateurs français dans les avions russes qui affrontaient les appareils allemands au-dessus de nos têtes dans le ciel de Poméranie.

De l'escadrille « Normandie » au régiment « Normandie-Niemen »

C'est l'histoire extraordinaire d'un poignée de jeunes hommes qui se retrouvent en juin 1940 au moment de la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne, dispersés dans le monde entier, en Europe occupée, en Afrique, en Asie, en Amérique. Leurs conditions sociales sont très différentes, métallos chez Renault ou membres de la « Haute Société », nobles ou roturiers, civils ou militaires de carrière, français de souche ou fils d'immigrés, parisiens, normands, bretons ou marseillais, croyants ou athées. Mais ils ont en commun une même passion, l'aviation, et une même volonté, continuer la lutte contre l'Allemagne nazie qui occupe notre pays.

Chacun des chemins qu'ils emprunteront pour rejoindre ce régiment français en Union Soviétique est une véritable épopée.

Naissance d'une escadrille

A Londres, le Général de Gaulle continue la lutte « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre ». Il s'efforce de rassembler toutes les énergies dans un but bien précis, obtenir que le « Comité National de la France Libre » soit reconnu par les Alliés comme unique et légitime représentant de notre pays et non « l'Etat Français » de Pétain et Laval qui collabore avec l'ennemi.

Certes, des militaires français sont déjà personnellement engagés dans les armées alliées mais aucune unité combattante n'est vraiment constituée. Bien au contraire, la flotte française, les troupes coloniales de Dakar et du Moyen-Orient, restées fidèles au gouvernement de Vichy résistent aux forces anglaises, ce qui a provoqué en Syrie des luttes fratricides entre soldats français dans des combats acharnés.

En 1941, la puissance militaire allemande paraît invincible, la situation semble



désespérée. L'Angleterre un peu moins réticente consent à la constitution de forces armées françaises : une division légère au Moyen-Orient ainsi que deux escadrilles de chasse et une escadrille de bombardement.

Après le 22 juin 1941 et l'attaque allemande contre l'Union Soviétique, des rela-

tions s'établissent entre les nouveaux alliés. Staline reconnaît la légitimité du Général de Gaulle et des négociations s'engagent entre l'ambassadeur Bogomolov aussitôt désigné et le C.N.F.L. Elles portent sur l'envoi d'une division française en U.R.S.S. Le gouvernement soviétique se dit prêt à recevoir la division cantonnée en Syrie. Le Général de Gaulle approuve mais le gouvernement britannique s'y oppose.

Les négociations continuent et aboutissent à un accord portant sur l'envoi d'une escadrille française en U.R.S.S. Des réticences persistent en Angleterre, en Russie et même dans l'entourage du Général de Gaulle. Grâce à René Cassin présent à Londres, Robert Mirlesse chargé du recrutement de cette escadrille obtient un rendez-vous auprès du Général. Il expose longuement les difficultés rencontrées. De Gaulle l'écoute attentivement et dit simplement « Poursuivez les négociations... vous irez à Moscou. Nos pilotes, aussi, c'est tout ».

Robert Mirlesse à Londres, le Général Petit déjà présent à Moscou pour accueillir la division prévue précédemment continuent leur travail... avec succès. Et le 17 août 1942, douze volontaires quittent Londres et rejoignent d'autres volontaires regroupés au Liban sur la base de Rayak.

En route vers la Russie

Empruntant un itinéraire plutôt singulier, jusqu'à Lagos (Nigeria) en bateau, puis vers le Caire en avion ils atteignent enfin Rayak le 7 octobre où, le 1er septembre le Général de Gaulle a remis au commandant Pouliquen sa lettre de commandement du groupe de chasse n° 3 (G.C.3), baptisé « Normandie ». Le jour même, le



Didier Béguin avec ses mécanos soviétiques.

capitaine Robert Mirlesse a pu emporter à Moscou la liste des 62 volontaires, pilotes, mécaniciens, radios, interprètes et médecin.

Quittant Rayak le 11 novembre l'Escadrille Normandie atteint Bakou, deux semaines plus tard, ayant transité par l'Irak, l'Iran, utilisant tour à tour avions, camions, ou voies ferrées.

En décembre l'Escadrille Normandie peut commencer son entraînement sur la base d'Ivanovo, au N.E. de Moscou après un passage rapide mais remarqué dans la capitale.



La ziemlenka, P.C. de Pouyade à Doubrovka.

Première campagne à l'ouest de Moscou.

Le Commandant Pouliquen, pilote chevronné mais trop âgé à 42 ans pour voler, a pourtant été choisi par le Général pour diriger cette escadrille. C'est qu'il le croyait capable de rendre cohérent un groupe aussi disparate. Français et Russes vont affronter les mêmes dangers. Ils doivent apprendre à vivre ensemble malgré l'obstacle de la langue, les rigueurs du climat et les habitudes de vie si différentes.

Le choix du général s'avéra justifié et le 22 février 1943 le commandant Pouliquen ayant « mis en route » le groupe « Normandie » est muté en Grande-Bretagne. Le com-

mandant Tulane lui succède, l'escadrille équipée de Yak 1 est rattachée à la 1^{re} armée aérienne soviétique et le 22 mars elle s'envole pour se rapprocher du front, au S.O. de Moscou.



Le YAK 1, moujik des airs.

Les pilotes français ont pour mission d'escorter et de protéger les appareils de bombardement et d'affronter si nécessaire les chasseurs ennemis. Le 5 avril, ils fêtent leur première victoire mais on déplore une semaine après les trois premières victimes. Les combats sont acharnés, tout pilote français fait prisonnier est aussitôt fusillé.

La première escadrille bientôt renforcée par une deuxième atteint la région de Smolensk. Le commandant Tulane est porté disparu le 17 juillet, lors de la bataille d'Orel. Le commandant Pouyade arrivé en Russie récemment prend le commandement du groupe qui reçoit le 3 août les premières décorations soviétiques.

Le 11 octobre, après avoir remporté plus de 50 victoires, le groupe « Normandie » est fait compagnon de la Libération. Peu de temps après il est replié sur Toula, Il totalise alors 72 victoires.

En janvier 1944, quinze pilotes les rejoignent, venant d'Afrique du Nord. Le groupe, avec 3 escadrilles, devient régiment « Normandie » et poursuit son entraînement.



Au retour d'une mission, ces pilotes d'un régiment de bombardement exclusivement féminin viennent remercier leurs "amis français" pour l'efficacité de leur protection

Deuxième campagne - vers la Lituanie.

Les rigueurs de l'hiver s'atténuant, le régiment cantonné à Doubrovka commence sa deuxième campagne. L'offensive russe se poursuit, les missions de protection des bombardiers reprennent, les pertes succèdent aux victoires.

Le 31 juillet le Maréchal Staline décerne au régiment « Normandie » le titre de « Niemen » pour la part prise par lui dans le franchissement de ce fleuve.

C'est l'été 44. Après le débarquement allié en Normandie, le territoire français est peu à peu libéré. Le 25 août 1944, dès qu'ils apprennent la Libération de Paris, Français et Russes du Normandie-Niemen font la fête avec « la Marseillaise » un banquet, des accordéons et de la vodka, à défaut de champagne.

Mais le combat continue. L'armée russe est parvenue en Lituanie, l'ennemi résiste désespérément. Le 4 novembre, le premier pilote français se pose librement sur le territoire allemand.

Dernière campagne, en Prusse Orientale

Les plus anciens et le commandant Pouyade rentrent en France pour quelques semaines de repos. A Moscou, puis à Paris, ils sont accueillis triomphalement.

Le commandant Delfino va conduire la troisième et dernière campagne, près de la mer Baltique, derniers combats particulièrement violents et meurtriers de cette dernière campagne, combats évoqués pour nous par Robert Caussat au début de cet article.

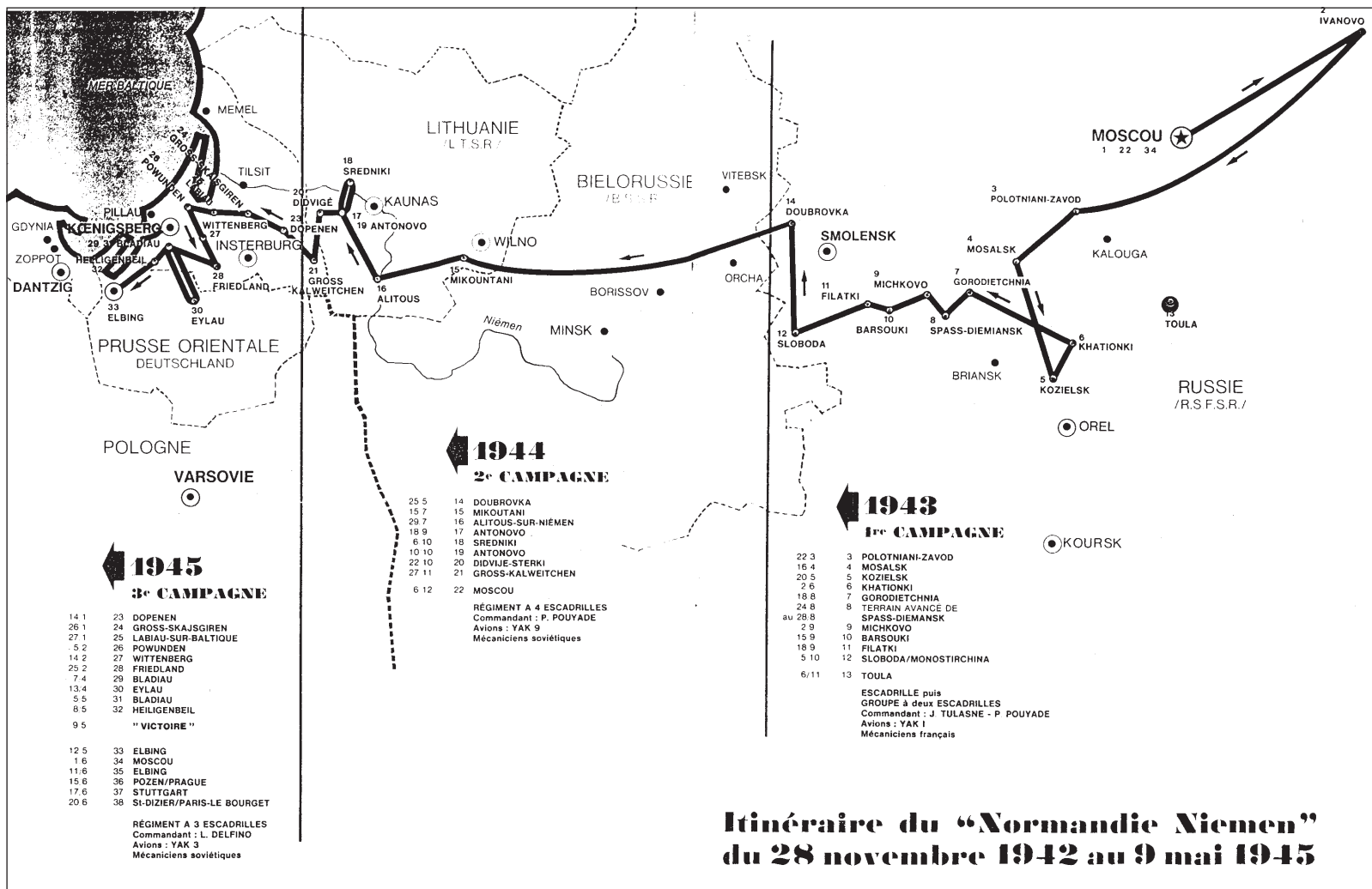
Le 9 mai 1945, le régiment « Normandie-Niemen » fête la victoire à Heiligenbeil, près de Königsberg. Robert Caussat et ses compagnons sont en route vers Hambourg...

*Sur la terre russe,
martyrisée comme la terre française
et par le même ennemi,
le Régiment "Normandie", mon
compagnon,
soutient,
démontre,
accrédite,
la gloire de la France!
Moscou, le 9 Décembre 1944.
J. de Geoffre.*

Retour en France ou la paix revenue.

Le 20 juillet 1945, après un passage triomphal à Moscou, les pilotes français accompagnés de leurs mécaniciens russes, atterrissent au Bourget avec les 41 Yak 3 du régiment offerts par le maréchal Staline « modeste cadeau de l'aviation de l'URSS à la France, symbole de l'amitié de nos peuples ».

Une grandiose réception est organisée pour les recevoir avec les personnalités officielles civiles et militaires, le ministre de l'air, Charles Tillon, l'ambassadeur Bogomolov et la foule enthousiaste. L'un d'eux, François de Geoffre écrira « le peuple, ... notre pays nous réservait l'accueil le plus délirant et le plus touchant qu'un homme puisse jamais vivre ».



Epilogue

Ces « ambassadeurs du courage » selon l'écrivain Ilya Ehrenbourg ont accumulé les titres de gloire, compagnon de la Libération, héros de l'Union Soviétique, médailles d'or et d'argent. Ils peuvent être fiers des 273 victoires homologuées, ayant livré 869 combats au cours de 5240 missions, au prix de 51 morts ou disparus.

« Ils ont écrit une des plus belles pages de l'histoire de France » Mais que représentent les exploits de cette poignée d'hommes qui semblent bien dérisoires comparés aux millions de victimes et aux terribles affrontements de ces années cruelles.

Constantin Feldzer, compagnon de la Libération, un ancien du « Normandie » écrit :

« Par ses victoires, ses pertes et son engagement sans équivoque au côté de l'Armée rouge, cette unité de la France Libre contribua à l'accès de la France au rang des vainqueurs de la Seconde Guerre

Mondiale avec la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et l'Union Soviétique ».

Grâce en partie au « Normandie-Niemen », la France a pu s'asseoir à la table des « grands » lors de la capitulation de l'Allemagne nazie, à Berlin, le 8 mai 1945.

Témoignage de Robert Caussat recueilli par Jeannette Veidknet

Bibliographie et Sources

De Geoffre (François) Normandie-Niemen, Ed. André Bonne – 1952.

Courrière (Yves) Normandie-Niemen, un temps pour la guerre – Ed. Presses de la Cité – Année 1979.

Feldzer (Constantin) – On y va – Un pilote du « Normandie » raconte – Ed. Axis – 1987,

Historia n° 157 – Décembre 1959 « Ma visite à Staline » Charles de Gaulle (Mémoires).

Regards n° 12 (nouvelle série) 1^{er} juillet 1945 – « Avec les héros de Normandie-Niemen » - Simone Tery, (correspondante de guerre).

Tradition Magazine n° 198 – 2004 – Oleg Sokolov, chevalier de la Légion d'Honneur.

Avenue Escadrille Normandie-Niemen

C'est le 8 mai 1987 que le Conseil Municipal a décidé de dénommer ainsi une rue de Blagnac. Il conviendrait de rectifier cette appellation « Avenue du Régiment Normandie-Niemen » et non simple « Escadrille ».



Le 20 juillet 1945 au Bourget, les Colonels Pouyade et Delfino viennent d'être décorés. A l'arrière plan, les mécaniciens soviétiques qui ont accompagné leurs "amis français".

8 mars 2004, à la Maison de l'Histoire



Robert Causat, membre de notre association, déporté pour faits de résistance, a rassemblé une riche documentation concernant notamment la seconde guerre mondiale.
Il a fait don de sa collection à notre commune. Sur ce cliché, accompagné de son petit-fils,
il remercie Monsieur Bernard Keller, maire de Blagnac, qui, en hommage, vient de lui remettre la médaille de la Ville.



Participation aux frais : 4 €

Le pont sur le Canalet, le linge dans le Ramier (aquarelle signée Maury - 1952)

Imprimerie PRESSES 2000 - 31700 Blagnac